Dossier pédagogique

Des Territoires

(Nous sifflerons la Marseillaise)

de et mis en scène par Baptiste Amann

FRAC © cliché A.M. Bordeaux, Bernard Rakotomanga.

mardi 23 février au samedi 05 mars 2016

(création au Glob Théâtre de Bordeaux du 12 au 22 janvier 2016)

Dossier pédagogique réalisé par Clémence Littaye, professeure du service éducatif :
c.littaye@lacomediedereims.fr,

Contacts relations publiques : Margot Linard : m.linard@lacomediedereims.fr
Rénilde Gérardin : r.gerardin@lacomediedereims.fr

texte **Baptiste Amann**

mise en scène **Baptiste Amann**
assistant à la mise en scène **Yohann Pisiou**

avec
Solal Bouloudnine
Samuel Réhault
Lyn Thibault
Olivier Veillon

lumières **Sylvain Violet**
scénographie **Philippe Casaban, Eric Charbeau**
son **Léon Blomme**
costumes **Wilfrid Belloc**
chargé de production **Morgan Helou**

Production **Compagnie du Soleil Bleu (dans le cadre de la Pépinière du Soleil Bleu & Glob Théâtre)**
Coproduction la **Comédie de Reims – Centre Dramatique national, l'OARA – Office Artistique de la Région Aquitaine, l'IDDAC – Institut Départemental de Développement Artistique et Culturel – Agence Culturelle de la Gironde, le Glob Théâtre - Bordeaux, CNDC – Théâtre Ouvert.**
Avec le soutien financier **du Ministère de la Culture / DRAC Aquitaine et la Ville de Bordeaux.**
Avec le soutien **de Montévidéo – Centre de créations contemporaines (Marseille), de l'OUTIL.**

SOMMAIRE

LE PROJET ARTISTIQUE	
Notes d'intention par Baptiste Amann	page 4
Présentation du spectacle	page 6
***DES TERRITOIRES* DE BAPTISTE AMANN**	
Présentation de la pièce (les personnages – synopsis)	page 8
Extraits de la pièce (version radiophonique, version papier)	page 12
LA MISE EN SCENE DE BAPTISTE AMANN	
Quelques images de la mise en scène lors de la création	page 18
La musique dans le spectacle	page 19
La presse en parle	page 20
TEXTES EN PARALLÈLE – QUELQUES THEMATIQUES ABORDEES PAR LA PIECE	
La notion de territoire : Etymologie et définition	page 22
Le concept de déterritorialisation	page 23
Le *territoire* dans la pièce, par Baptiste Amann	page 24
La notion de deuil	page 27
La question de la démocratie, au cœur de la trilogie de B. Amann	page 28
A propos du Marquis de Condorcet	page 32
Pour conclure…, « Célébrer la faiblesse comme une force », par Baptiste Amann	page 35
TEXTES EN PARALLÈLE – DU MEME AUTEUR	
Les Fondamentaux (extraits)	page 36
Déter' (extraits)	page 38
HISTOIRE DES ARTS – PROLONGEMENTS	
HdA – Les banlieues françaises (approches historique et urbanistique)	page 43
HdA Représentation de la banlieue au cinéma	page 48
L'ÉQUIPE ARTISTIQUE	page 51
BIBLIOGRAPHIE / SITOGRAPHIE	page 53

FRAC © cliché A.M. Bordeaux, Bernard Rakotomanga.

LE PROJET ARTISTIQUE

Notes d'intention par Baptiste Amann

Note d'intention 1

Des territoires est un texte que j'ai écrit durant l'année 2013 et que je mettrai en scène au cours de la saison 2015-2016. C'est le premier volet d'une trilogie dont l'axe fondamental serait : Quelle révolution appellera le 21ème siècle ?

Le titre *Des territoires* est une référence au concept de déterritorialisation de Gilles Deleuze et Félix Guattari (*Anti-Œdipe*) qui décrit un processus de rupture entre les relations antérieures relatives à un territoire et leur réactualisation dans d'autres contextes.

J'ai vécu en banlieue pendant dix-huit ans. D'abord en « cité », puis dans une résidence de relogement où les conditions de vie sont dites plus agréables. C'est un univers extrêmement cloisonné dont on espère se « déterritorialiser » au plus vite. Mais ces structures de relogement, censées offrir aux habitants un espace plus propice à l'épanouissement, ont été ensuite entourées elles-mêmes par d'autres cités HLM. L'ouverture nécessaire induite par le principe de déterritorialisation s'est aussitôt vue obstruée par le jaillissement sans cesse renouvelé de l'urbanisation. La distance pour en échapper est devenue exponentielle.

C'est donc à l'intérieur de ces espaces gigognes dans lesquels se cristallisent les rivalités territoriales qui agitent le monde depuis des siècles (conflits identitaires, communautaires, rapport à la légitimité par l'opposition nature/culture, rapport à la culpabilité induite par le clivage colon/colonisé) que j'ai voulu situer la pièce. Mon intention est de parler à travers le ressouvenir de ma propre expérience, de l'impact qu'ont les territoires sur notre personnalité, et à quel point ils déterminent aussi notre rapport au monde.

Le phénomène est complexe, et pour ne pas verser dans l'amalgame je veux aborder la notion de territoires à différentes échelles :

- La famille : qui est un territoire abstrait d'ordre ethnologique, mais qui propose un schéma où des lois typiquement territoriales ont cours pour créer une hiérarchie des rapports.
- La maison : le lieu de l'enfance mais aussi celui de l'héritage. Celui qui catalyse les souvenirs de l'enfance, l'établissement d'un patrimoine mais également les ambitions de ventes et d'oublis. Dans le cadre de la pièce la maison est également une zone de repli vis-à-vis d'un extérieur qu'on envisage comme hostile.

- Le quartier : parler des territoires c'est forcément évoquer la ségrégation qu'ils impliquent, qu'elle soit raciale, religieuse ou sociale. Les zones urbaines périphériques sont intéressantes car on y observe un renversement du rapport dominant-dominé. C'est pourquoi j'ai voulu situer la pièce du point de vue d'une famille blanche de la classe moyenne plutôt que de celui d'un groupe de jeunes à casquettes trop souvent stigmatisés.
- Le monde : à notre époque, qui voit se croiser les retours de bâton de deux périodes historiques, celle du capitalisme outrancier avec la crise économique, et celle de la colonisation des terres et des biens par l'Occident avec la montée du radicalisme religieux et l'inflation du terrorisme motivée par une ambition de reconquête, les vainqueurs d'hier ne sont plus assurés de jouir encore longtemps de leur toute-puissance. « Soit tous les hommes ont les même droits, soit aucun n'en a » déclarait Condorcet. Si les enjeux sont essentiels, ce sont des enjeux communs (du pavillon témoin d'une résidence de banlieue aux camps de réfugiés de Gaza ; des quartiers richissimes et surprotégés de Rio jusqu'aux Townships du Cap ; du 18ème jusqu'au 21ème siècle).
- L'Histoire : il y a une mutation des personnages à la fin de la pièce. Ils deviennent les protagonistes du dernier repas de Condorcet avant son arrestation. Cette volonté de sortir du cadre tend à apporter une valeur transcendantale à la localité de la pièce, mais aussi à dépasser la forme réaliste du drame sociétal. Au-delà de ce que l'anachronisme ouvre comme perspectives jouissives de jeu et d'écriture, il permet de créer un décalage avec la situation en cours, et la mise en résonnance d'enjeux *a priorii* médiocres, que motivent parfois les relations familiales, avec des enjeux historiques de conscience politique et d'éthique personnels dont la figure de Condorcet est la parfaite incarnation.

© Gg

Au delà de l'aspect théorique et un peu austère qui vient d'être évoqué *Des territoires* est avant tout conçu comme une farce tragique. La place de l'humour est essentielle, dans la

mesure où le recours à l'absurde est un procédé inhérent à ma démarche d'écriture. Les situations les plus banales poussées à leur paroxysme permettent que le déploiement de cette langue *a priori* réaliste (mais qui n'en demeure pas moins formellement très construite), offre aux acteurs la possibilité de rester au plus près d'eux, tout en développant petit à petit vis-à-vis des figures qu'ils incarnent une exubérance monstrueuse. Cette mécanique est entrecoupée de monologues au travers desquels on accède à une intimité spécifique à chacun des personnages qui tend à ce qu'aucun d'entre eux ne puisse l'emporter sur l'autre.

Baptiste Amann, 2014.

Note d'intention 2

J'ai écrit ce texte il y a trois ans, en réaction à la grogne réactionnaire que je sentais monter dans le pays. Les atteintes répétées aux valeurs humanistes de la République, la résurgence de groupuscules fascistes qu'on croyait définitivement vaincus, la radicalisation de certains jeunes partis mener le Jihad en Syrie, la montée du Front National, m'avaient contraint à repenser ma vision romantique de l'idée de « révolution ».

Des Territoires Nous sifflerons la Marseillaise devenait le premier volet d'un projet de trilogie dont l'axe principal se baserait sur cette inquiétude personnelle : quel type de révolution appellera le 21e siècle ?

Après les événements que nous avons connus durant l'année 2015, la nécessité pour moi de réaliser ce projet s'est faite encore plus forte. Les thèmes abordés par la pièce sont effectivement ceux qui travaillent notre société. On y parle, toutes échelles confondues, de la difficulté de vivre ensemble, dans un même pays, dans une même ville, dans un même quartier, au sein d'une même famille. On se débat. On s'oppose. On spécule. On juge, on condamne, on accuse. On s'inquiète de la montée du salafisme dans les quartiers. On manipule des concepts plus grands que soi comme la démocratie, l'héritage, la liberté, la révolution, l'identité.

La résonnance avec l'actualité n'est pas le fruit d'une intuition visionnaire. Elle témoigne surtout du fait que notre génération (dans l'équipe nous avons tous autour de trente ans) s'est construite au contact de ces problématiques. Comme toutes celles qui l'ont précédée, au moment où elle s'apprête à devenir à son tour la référence pour ceux qui « hériteront », elle a l'impression d'être la plus à même de parler du monde. Un mirage, pour sûr. Mais, assumons !

J'espère trouver les moyens de faire rentrer ces questions d'actualité au cœur du théâtre, représenter des populations que je trouve sous-représentées, rehausser la valeur de ces

« petites vies » en dehors du folklore de la démarche sociale, ou de l'ambition paternaliste d'un savoir-faire culturel. Parler de la banlieue. Parce que j'y ai grandi et que là bas, l'« état d'urgence » est décrété depuis plus de 20 ans. Écrire des dialogues aussi. Ça n'a l'air de rien. Et pourtant.

Ce qui est délicat avec le terme « banlieue », c'est qu'il fonctionne comme un label. Il produit tout un tas de fantasmes, il stigmatise, il fascine, il attise les peurs, lance des modes, catalyse un grand nombre de « phénomènes de société ». Je ne veux pas traiter de cela. La banlieue est ici un contexte, une toile de fond. Ce qui m'intéresse c'est de parler, à travers le ressouvenir de ma propre expérience, de l'impact qu'ont les territoires sur nos personnalités et nos rapports au monde.

Des Territoires Nous sifflerons la Marseillaise n'est pas un traité sociologique ou un manifeste politique pour autant. C'est une pièce de théâtre. Aucun point de vue ne l'emporte sur l'autre. Rien ne décide pour le spectateur de ce qu'il doit en penser. Il n'est pas question non plus de verser dans l'état des lieux glauque ou la flagellation austère. Au contraire, la place de l'humour y est essentielle. Elle seule a cette capacité bienfaitrice de valoriser notre ridicule, notre lâcheté, nos faiblesses communes, pour en faire les expressions les plus honnêtes, et les plus promptes à nous faire rire de notre humanité.

Baptiste Amann, novembre 2015.

Présentation du spectacle

Le site de la Comédie de Reims propose, sur la page consacrée au spectacle, une présentation du spectacle par Baptiste Amann, ainsi qu'un teaser du spectacle.

Présentation du spectacle par Baptiste Amann

Teaser du spectacle

http://www.lacomediedereims.fr/page-spectacle/237-des-territoires#section-

Piste d'étude

➔ La notion de territoire étant une notion complexe, qui offre une grande polysémie suivant que l'on se place par exemple dans le domaine géographique, historique ou sociologique, il peut être intéressant, en guise de travail préparatoire, et en fonction du niveau de classe et/ou de la filière concernés, d'effectuer un travail lexical, voire de proposer aux élèves des recherches autour de cette thématique, en lien par exemple avec leurs programmes d'Histoire-Géographie ou d'Economie (voir la partie de ce dossier consacrée aux textes complémentaires).

Présentation de la pièce

Olivier Veillon (Benjamin) et Samuel Réhault (Samuel),
Lecture à Théâtre ouvert (2014)
© Christophe Raynaud de Lage

Liste des personnages

Lyn

Samuel

Benjamin

Hafiz

Notes biographiques (par l'auteur)

Lyn née le 23 octobre 1975

Lyn est l'aînée de la fratrie. Elle a toujours senti qu'une forme de responsabilité pesait sur ses épaules. Elle s'est énormément occupée de Benjamin étant jeune. Ses parents travaillaient beaucoup pour subvenir aux besoins de la petite famille. Elle s'est donné pour mission de prendre en charge son petit frère bien qu'à peine un an (même pas) ne les sépare… Elle a assez mal accueilli la naissance d'un deuxième frère qui est venu bouleverser l'équilibre qu'elle était parvenue à créer autour d'elle. De plus, Samuel est né dans un contexte beaucoup plus favorable. Les parents sont plus sereins, il y a des perspectives d'espoir, la gauche est au pouvoir… Elle jalouse ce nouveau-né. Alors quand Hafiz est adopté par la famille un an tout juste après la naissance de Samuel, elle ressent ça comme une invasion. A partir de là elle projettera sur les « arabes » du quartier, l'image de ce frère « imposé » et intrusif. Elle dira à sa mère : « mais Maman Hafiz ne peut pas rester…

Il n'y a pas de place pour lui ici. » Elle se fera durement réprimander, et verra cela comme un aveu de désamour de sa mère.

Quand Benjamin a son accident, alors qu'ils sortent tout juste de l'adolescence, ses perspectives à elle s'effondrent. Elle anticipe la future responsabilité (dont elle décide seule de se « charger ») vis à vis de ce frère dont il faudra s'occuper *ad vitam*. Et du coup, elle s'empêche de vivre, nourrissant une forme de frustration vis à vis de ses autres frères à qui elle n'a jamais su dire qu'elle avait besoin d'aide.

Benjamin né le 12 septembre 1976

Il est un enfant non voulu, qui compense par sa nature docile et lumineuse l'incapacité de ses parents à projeter sur lui la bienveillance que réclame un nourrisson. Très vite il est autonome. Enfant il joue énormément avec sa grande sœur, se pliant facilement à ses règles. Mais il n'est pas soumis pour autant. Son monde intérieur, très riche, sa grande intelligence, et sa sensibilité profonde en font un être ambivalent, dont le calme apparent n'est qu'une façade qui dissimule comme elle peut le chaos qu'elle abrite.

Son adolescence est le théâtre de toutes les transgressions… Il se drogue, vole, sèche les cours, tout en assurant un minimum ses arrières pour ne pas complètement se détruire. Il a de bonnes notes, rend les comptes qu'il doit rendre pour qu'on lui foute la paix, et vit cette double vie comme un jeu, à 200 à l'heure.

Des Territoires, Baptiste Amann, Lecture à Théâtre ouvert (2014)
© Christophe Raynaud de Lage

Sa grande capacité d'adaptation et ses multiples capacités l'épargnent un temps. Mais un jour, alors qu'il roule vite sur une route de campagne, il a un très grave accident. Sa copine de l'époque est tuée sur le coup. Il en gardera à vie des séquelles physiques, physiologiques et psychiques. Il est atteint d'une lésion axonale diffuse provoquée par une hémorragie interne. Et cette lésion est dégénérative… Il n'y a aucune chance qu'il recouvre

ses facultés. C'est un choc énorme pour la famille, et notamment pour ses frères, qui l'admiraient tant. Ils ne se feront jamais à sa nouvelle condition, et sont très durs avec lui, qu'ils accusent de « surjouer ». Benny semble lucide par moments. Et puis d'autres plus du tout. Il est au présent. Tout le temps. Il a compris que ses parents étaient morts… Il sait qu'il est vivant… Et qu'autour de lui, ces gens qui gesticulent, s'engueulent, pleurent, dansent, rient, s'insultent, sont sa famille.

Samuel né le 26 janvier 1980

Il est un peu l'enfant roi. Il a été très désiré par ses parents. Et pourtant cette situation ne dure que quelques mois. Car tout de suite après sa naissance, arrive dans la famille un autre nourrisson, d'à peu près son âge, Hafiz. La relation entre les deux frères est tout de suite conflictuelle. Ils n'arrêtent pas de se tirer la bourre, se livrent à des jeux violents, etc. L'accident de leur frère les rapproche un temps, puis rapidement, alors qu'ils deviennent adultes, leurs prises de position politiques les éloignent à nouveau. Cette dualité, ce combat politique, est l'héritage inconscient de leurs parents, militants de gauche, qu'ils ont vus un nombre incalculable de fois, lorsqu'ils étaient enfants, se disputer à propos de la politique.
Samuel d'ailleurs souhaite embrasser une carrière dans la politique. Pour l'instant, il est tout en bas de l'échelle : il est le sous-fifre du directeur véreux du comité de quartier. Ce comité, qui officiellement est une association à but non-lucratif, abrite en réalité le QG de campagne de son directeur, qui a décidé de s'emparer de la mairie aux prochaines élections. Samuel décide de fermer les yeux sur les abus de biens sociaux, les détournements de biens publics, les malversations, les surfacturations dont il est témoin, alors même qu'il est encarté au PS, et qu'il défend officiellement les valeurs de la gauche d'entraide et solidarité… Son ambition est d'obtenir un poste dans le futur conseil municipal de son protecteur, il est prêt à quelques compromis avec sa conscience. Hafiz a bien compris et n'a de cesse de l'emmerder avec ça. Samuel a souvent la nostalgie de l'enfance. Il lui arrive d'être pris de vertige quand il regarde l'homme qu'il est devenu…

Hafiz né le 24 juin 1980 à Constantine

Sa mère, Soumaya, meurt en couche. Il est élevé un temps par son père et son grand-père, deux algériens perdus dans les turpitudes de l'Algérie du début des années 80. Devant la montée du salafisme, le père de Hafiz, encore étudiant de l'université de Constantine, veuf, sans revenus, s'inquiète pour l'avenir de son fils Hafiz. D'autant que ce dernier impute à l'insalubrité des locaux de la maternité de Constantine la mort de sa femme. Il supplie son père (le grand-père d'Hafiz) de quitter l'Algérie pour venir en France. Il demande au vieil

homme l'impossible : le grand-père d'Hafiz s'est battu pour libérer l'Algérie de l'emprise coloniale, et voilà que son propre fils (pour qui il s'est battu) lui demande d'aller dans le pays qui lui a causé tant de mal… Malgré toutes ses réticences, il accepte par amour pour son fils. Et voilà les trois générations embarquées sur le bateau à destination de Marseille. A Marseille, l'arrivée est très douloureuse, le choc est brutal. Il habite un temps chez un lointain cousin, dans un « taudis » du Panier. La situation est intenable. Il déménage dans une cité HLM dans une ville environnante. C'est là qu'il rencontre Françoise et Christian qui y mènent une action sociale. Un soir, alors qu'il vient de trouver une lettre de suicide de son père en rentrant du travail, le père de Hafiz décide de confier son fils au couple de militants. D'abord rétifs, ces derniers finissent par accepter, et voilà Hafiz débarqué dans cette famille. L'enfance et l'adolescence sont difficiles. Il est en conflit ouvert avec son frère Samuel. Il est en conflit avec les jeunes du quartier d'origine maghrébine qui le traitent de « français », il est en conflit avec ses parents adoptifs, en conflit avec le souvenir de ce père qui l'a abandonné, bref il est en conflit avec la terre entière. Il a des rêves d'Amérique. Il voudrait refaire sa vie là-bas. Au final il n'a pas été capable d'aller plus loin que de l'autre côté de la route, où s'est implanté récemment un centre commercial, dans lequel il a ouvert une boutique de vêtements.

Baptiste Amann, extrait du Dossier dramaturgique (décembre 2015).

Synopsis

Quatre frères et sœur se réunissent, à la mort de leurs parents, dans le pavillon témoin d'une résidence HLM au sein duquel ils ont passé toute leur enfance. Entre les préparations de l'enterrement et l'organisation de la revente de la maison, les souvenirs rejaillissent. Aucun d'entre eux n'a jusqu'ici vécu en dehors de ce quartier. Et pourtant, le fait de devoir se séparer de la maison de leur enfance leur renvoie au visage les multiples mutations de cet environnement dont ils n'ont jamais su s'extirper, et qui imprimèrent sur eux d'oppressantes contraintes.

L'équilibre précaire dans lequel ils se trouvent est bouleversé lorsqu'une entreprise d'ameublement de terrain découvre dans leur jardin les ossements d'un corps humain. Il s'agit en réalité du corps de Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet, dont la dépouille n'avait encore jamais été retrouvée. L'héritage n'est plus le même.

Extraits

Version radiophonique

Une version radiophonique du texte a été enregistrée le mardi 9 décembre 2014 à Théâtre ouvert, et diffusée (dans sa quasi-intégralité) dans l'émission de Blandine Masson « L'Atelier fiction » sur France Culture le 17 janvier 2015 à 23h. Les voix des personnages principaux sont celles de : Garance Clavel (Lyn), Pierre-Félix Gravière (Samuel), Robinson Stevenin (Hafiz) et Quentin Baillot (Benjamin). Elle est ré-écoutable à l'adresse suivante : http://www.franceculture.fr/emission-l-atelier-fiction-cycle-theatre-ouvert-23-des-territoires-version-radiophonique-2015-01-27

Extrait 1 : Didascalie initiale

Sur la photo on voit :

Une jeune fille (6 ans)

Un jeune garçon (5 ans)

La jeune fille joue avec un seau rouge et une pelle verte.

Le jeune garçon joue avec une petite soucoupe en porcelaine.

Ils sont accroupis dans les graviers.

A quelques mètres d'eux coule un petit ruisseau artificiel.

A moins que ce soit une route.

Ce n'est pas clair…

Au loin, les deux ensembles d'immeubles HLM découpent un ciel sans nuage.

Au centre s'élève une digue de pelouse verte hérissée d'herbes hautes, avec en son centre, la jeune pousse d'un peuplier.

Le garçon porte un tee-shirt bleu marine et un petit short de la même couleur.

La fille porte un tee-shirt bleu ciel et un petit short de la même couleur.

La photo est prise depuis l'extérieur du pavillon témoin d'une résidence de logements sociaux, le 27 Août 1981.

La femme qui a pris la photo tient dans ses bras un enfant de quelques mois.

Son mari est à l'intérieur de la maison.

Il discute d'un air grave avec un autre homme.

Un quatrième enfant se tient un peu à l'écart.

Extrait 2 : 3. Héritage

L- Qu'est-ce qu'il s'est passé dans le jardin ?

B- *Dans le jardin…*

H- Quoi ?

L- La terre, ils ont enlevé la terre, il y a des monticules partout, tout est dévasté c'est quoi ?

H- Une entreprise d'expertise des sols pour la revente de la maison. Ils sont tombés sur un corps et

L- Ils ont enlevé les peupliers ! Tu te rends comptes ils ont enlevé les peupliers tu étais au courant de tout ça comment ont-ils pu enlever les peupliers… un corps ?

H- Oui un corps j'ai oublié de t'en parler

B- *Un corps…*

L- Ils ont trouvé un corps dans le jardin et toi tu as oublié de m'en parler ?

H- Je suis débordé

L- Trois jours que je suis à l'étage à trier les affaires, trois jours que je n'ai pas vu la lumière et quand je sors le jardin est retourné, les peupliers arrachés on a retrouvé un corps et toi tu es débordé ?

B- *C'est qui ?*

H- Quoi tu avais besoin d'un mort de plus ?

B- *C'est qui ?*

H- Ta gueule

L- Toi ta gueule il a raison c'est qui ce corps ?

H- Je ne sais pas des os… C'est Samuel qui s'est occupé de ça.

L- Personne n'a trouvé le temps de monter à l'étage pour m'en parler ?

H- Il y a déjà deux morts dans cette maison. Tu vas faire toute une histoire pour quelques os dans le jardin ?

B- *Ho ho*

Extrait 3 : 3. Démocratie(s)

H.

Je m'appelle Hafiz

Hafiz

Ça veut dire

Celui qui protège

Dans une langue

Que je ne connais pas

Celui qui protège

Pour le coup c'est raté !

J'ai perdu mes parents

Deux fois.

Je suis arrivé dans cette famille le 27 Août 1981. J'avais 16 mois.

A 8h30

Mon père gare sa Citroën de blédard grise métallisée sur le parking en face du pavillon témoin.

A 8h34

La porte s'ouvre. Françoise. Christian. Je passe d'un bras à l'autre

A 8h 37

Françoise propose aux enfants d'aller jouer dehors pour que « les hommes discutent »

A 8h45

Je suis dans les bras de Françoise depuis presque un quart d'heure.

A 8h46

Elle décide sur un coup de tête d'aller chercher son appareil photo

A 8h47

Clic. J'ai une sœur. Deux frères. Un des deux n'apparaît pas sur la photo.

A 9h01

Tout le monde rentre à la maison. Christian serre la main de mon père. Passe son bras derrière ses épaules. Le serre contre lui. Cela dure quelques minutes.

A 9h06

Mon père ouvre la porte. Il avance vers la Citroën. A l'arrière-plan on voit enfin ma mère dans la voiture. Pour la première et la dernière fois. Mon père avance. Il ne se retourne pas.

De dos, mon père ressemble à un brigand

De loin, ma mère est une princesse kabyle

Le dos de mon père

C'était un théorème

Grâce auquel je devais triompher

C'est dans son dos que je suis né

Dans son dos que je suis devenu un fils

Depuis

Je cours derrière mon père qui ne s'est pas retourné

Je cours derrière lui pour comprendre

Extrait 4 : 4. Deuil

B.

Je roule/

C'est droit/ Je roule/ Facile/

Il fait beau/ Je vois bien la ligne/ Je ne dépasse pas/

Puis quoi je mets la troisième/ puis il y a de la musique/ puis c'est un groupe suédois/ puis ils s'appellent ABBA/ puis c'est important ça parce que c'est droit/ et qu'il fait beau/ et que je vois bien la ligne/ et à côté de moi il y a une femme/ puis elle est belle/ et ça c'est tout à fait normal puisque je suis amoureux d'elle/ et qu'il y a la musique/ et qu'il fait beau/ et que je vois bien la ligne/

Puis/ il fait tellement putain tellement beau que je passe la quatrième/ puis j'ai confiance/ puis c'est tout droit/ je vois la ligne/ il y a le soleil/ puis il y a la musique et une jolie fille qui caresse ma cuisse/ qui fait se dresser les poils/ parce que sa main/ c'est quand même quelque chose sa main sur ma cuisse/ c'est complètement dingue en fait comme ma jambe est sensible/ sur ma cuisse je sens les lignes de sa main/ c'est comme une nouvelle carte/ sur ma cuisse les lignes de sa main/ c'est un nouveau monde/

Et ce monde là putain est tellement beau/ que je me mets à chanter avec la blonde qui braille dans le poste/ je me mets à chanter *« The winner takes it all »*/

Et il fait beau c'est sûr/ plus beau qu'en Suède/ et c'est quand même magique qu'une Suédoise puisse chanter sous un soleil de plomb/

Et c'est toujours tout droit/ c'est incroyable cette route toujours droite/ et ce nouveau monde qui s'imprime sur ma cuisse/ tout est en ordre/ cette route bordel elle va nous mener jusqu'au paradis si ça continue comme ça/ […]

Alors je passe la cinquième/

Et là/ il y a quelque chose qui ne vient pas/ il y a le manche du putain de levier de vitesse qui fait des siennes/ il ne veut pas s'enclencher/ et ça dure au maximum un quart de seconde/ parce que je ne reviens même pas au point mort/ je donne de petites saccades/ ce n'est pas encore la panique/ mais alors pas du tout/ parce que ce genre de chose/ sur ce genre de voiture/ ça arrive tout le temps/ parce que ce genre de voiture/ c'est des voitures à l'ancienne/ il n'y a pas de clim'/ il n'y a pas de direction assistée/ le levier de

vitesse a tendance à faire des siennes dans ce genre de voiture/ ça n'étonne personne ce genre d'incident/ Pas de panique/ je m'attends à ce que cela vienne/ à ce que cela finisse par venir/ cela m'est arrivé au moins mille fois/ puis ça finit toujours par venir/ sauf que là ça ne vient pas/ Alors je baisse la tête/

Quand je baisse la tête/ ce n'est plus du tout le temps du soleil/ de la Suède/ de la cuisse/ de ce genre d'incident/ c'est le temps de la ligne/ de la putain de ligne blanche/ parce qu'à ce moment là/ je baisse la tête/ et j'ai le temps de voir que l'aiguille frétille au delà de 90km/h/ mais la route est droite/ personne ne respecte la limitation de vitesse sur une ligne droite/ si/ peut-être les vieilles personnes/ mais moi je suis jeune/ et la fille très belle plus jeune encore/ on roule vite/ le vent fait se soulever sa robe/ mais la route est droite/ même si c'est une petite route de campagne pas très large la route est droite/ et c'est là que j'ai manqué de jugeote/ La ligne est droite mais elle est blanche/

Alors j'entends un petit cri à peine au dessus du volume de la musique et du vent/ et parce que j'ai la tête inclinée/ je vois à l'endroit même où la robe se soulève/ je vois la main de la très belle fille/ sa main qui tout à l'heure imprimait un monde nouveau sur ma cuisse/ je vois les ongles de cette main s'enfoncer dans sa cuisse à elle/ et là je me dis qu'il doit y avoir quelque chose/ qu'il y a peut être danger/

Et je lève la tête/ je m'aperçois que j'ai mordu sur la ligne blanche/ ça c'est interdit/ parce que sur la route une ligne c'est crucial/ il y a un sens/ puis un sens inverse/ c'est crucial/ même si la plupart du temps ce n'est pas grave/ la plupart du temps il suffit de se rabattre tout de suite et c'est réglé/ se rabattre sur la route c'est comme aller à confesse tout est pardonné/ se rabattre sur la route c'est une forme d'expiation/ sauf que là à trois mètres devant nous il y a un 4x4/ Mitsubishi/
J'ai le temps de ne rien faire/ même si mon pied se lève/ veut appuyer sur le frein/ je ne peux rien faire/

BAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAMMMMMMMMMMM/

[…] On tourne/ on tourne/ sous la tôle qui craque/ puis ça balance légèrement/ gauche/ droite/ puis plus rien/
Silence/

Extrait 5 : 6. Condorcet

H toujours plongé dans sa lecture.

H- « Condorcet eut un dernier sourire pour Sophie. Il l'embrassa sur le front. Cabanis la retint par la taille. Avant de sortir il eut quelques mots pour sa fille Eliza : *« Qu'elle soit élevée dans l'amour, et la liberté, de l'égalité, dans les mœurs et vertus républicaines. Qu'on éloigne d'elle tout sentiment de vengeance personnelle… Qu'on lui dise que je n'en ai jamais connu aucun. »*

Ils virent sortir cet homme, mais ils ne le virent que de dos, et son attitude seule leur inspira la pitié la plus profonde. Il cherchait sans se retourner, dans une et l'autre de ses poches, quelque chose qu'il ne trouva point.

***Des Territoires (Nous sifflerons la Marseillaise)*, Baptiste Amann, 2014.**

Piste d'étude

➔ **Atelier d'écriture :** Dans la pièce figurent plusieurs scènes de monologues, dans lesquelles chacun des personnages, à l'image de Hafiz dans l'extrait 3 et de Benjamin dans l'extrait 4 ci-dessus, évoque un événement marquant de sa vie. Après une étude des monologues ci-dessus (construction, thématiques, expression…), des exercices d'écriture divers peuvent être proposés aux élèves autour de cette forme d'écriture théâtrale :

- autour des personnages de la pièce, à partir par exemple des notes biographiques, proposées au début de ce dossier, rédigées par Baptiste Amann à propos de ses personnages,
- autour d'autres personnages fictionnels (romanesques, théâtraux, filmiques…),
- dans le cadre de l'écriture autobiographique à partir d'expériences personnelles.

LA MISE EN SCENE DE BAPTISTE AMANN

Quelques images de la mise en scène lors de la création au Glob Théâtre de Bordeaux

Des Territoires, de et mis en scène par Baptiste Amann (2016) © Antoine Delage.

La musique dans le spectacle

Le rap

Le premier rapport à la musique dans la pièce a valeur de contexte. La scène d'ouverture est prise en étau par deux morceaux du même registre (le rap) mais qui agissent comme une synthèse de l'évolution « culturelle » de l'environnement dans lequel est située l'histoire.
La pièce s'ouvre avec le morceau : *Demain c'est loin* de IAM. Ce morceau est un des piliers du rap français, et a marqué toute une génération. Track aux dimensions hors normes, il est un état des lieux de la situation en banlieue, dans le milieu des années 90. Repris de nombreuses fois par des rappeurs lors d'hommages, dépassant le clivage *Nord / Sud* qui sévit généralement dans le milieu du rap français, ce morceau est rapidement devenu culte. Il se trouve sur l'album *L'Ecole du micro d'argent*, qui après *Ombre et Lumière*, finit d'asseoir la formation marseillaise comme groupe mythique de la scène hip-hop. Il s'inscrit dans une époque où le rap est encore cette musique urbaine, politique et revendicative, qui tente de transcender la misère des quartiers à travers son message positif.
Le deuxième morceau qui intervient juste après (et qui finit l'encadrement de cette scène d'ouverture) est le morceau *Speaker Corner* du rappeur Médine. C'est tout à fait différent. Sur la forme : Il s'agit d'un morceau dont le flow du MC est emprunté à une technique héritée du *Dirty Sound* et du *Crump* de la Côte Ouest des Etats-Unis (qui elle-même puise son origine dans les émeutes de 1991 à Los Angeles et la violente répression policière qu'elles ont entraînée.) Cette technique est appelée : la Trap. Le flow est très hachuré, percussif. On va à l'essentiel. Il y a un effort de contraction, à la différence du morceau d'IAM où l'aspect narratif autorise une syntaxe plus développée. Cette différence de rapport au rap raconte des choses sur l'évolution de notre société. Sur le fond : Médine est un rappeur très controversé. Il porte la barbe, il a appelé son label *Din reccord*, son premier album se nomme *Jihad*, la religion est au cœur de sa vie et il l'assume… et de ce fait il a été catalogué par le magasine *Marianne* (avec d'autres) dans une double page nauséabonde : Les sales voix du Jihad… Certains intellectuels qui ignorent tout de sa démarche réelle, ont créé une image de dangereux prédicateur, alors que justement Médine a choisi la voie de la provocation, pour dénoncer et combattre le phénomène de radicalisation. Il participe activement à de nombreuses tables rondes dans les quartiers pour parler de laïcité, de radicalisme, etc. Le concept de son dernier album *Démineur* est contenu dans la punch line du Morceau *Trône* : « Un démineur qu'on a pris pour un poseur de bombe ». C'est important pour moi que ce rappeur soit présent dans la pièce, car il est le porte-voix d'un discours qui est inaudible aujourd'hui, sans cesse caricaturé et stigmatisé.

La chanson

Il y aura deux chansons également dans la pièce : *The Winner takes it all* de ABBA. La présence de cette chanson est induite par le monologue de Benny qui raconte son accident. Il n'est pas nécessaire d'expliquer cela d'avantage.

Lyn chantera une reprise du *Courage des Oiseaux* de Dominique A. Samuel l'accompagnera à la guitare ainsi qu'une bande orchestre pop-dégueubiatch. L'idée est de créer un moment à la fois sensible et de mauvais goût. Une poétique de lumière au néon, de motel, de Camion pizza… et c'est justement sur le chemin du Camion pizza qu'elle chante cette chanson.

Opéra

Il s'agit du début de l'acte 1 d'un opéra de Gluck *« Orphée et Eurydice »* qui ouvrira la scène de Condorcet, et amènera la bascule anachronique. Non seulement Gluck est un contemporain de Condorcet, mais il est également au cœur de ce que l'on à appelé *« La querelle des Gluckistes et des Piccinistes »* qui vois à l'époque s'opposer les partisans des deux compositeurs (Gluck et Piccinni) dans ce qui sera qualifier plus tard de véritable « Guerre de goût ».

Baptiste Amann, extrait du Dossier dramaturgique (décembre 2015).

La presse en parle

Au lendemain de la première représentation de *Des Territoires* de Baptiste Amann au Glob Théâtre de Bordeaux, Joël Raffier publie un article dans le quotidien *Sud Ouest* (voir ci-contre).

« Nous sifflerons la Marseillaise », premier volet d'une trilogie nommée « Des Territoires ».

PHOTO GUILLAUME BONNAUD

Avec la petite aide du Soleil Bleu

GLOB THÉÂTRE Baptiste Amann monte une de ses pièces au sein de la pépinière du Soleil Bleu, à Bordeaux

L'économie du théâtre étant ce qu'elle est, les jeunes créateurs rechignent rarement à accepter une aide de la part de compagnies expérimentées. Cela se fait toujours un peu dans le monde du théâtre, qui sait se déchirer mais aussi s'aider lorsqu'il le faut.

Depuis 2008, la compagnie du Soleil bleu de Laurent Laffargue a créé La Pépinière, qui encourage et soutient de jeunes auteurs ou metteurs en scène comme Baptiste Amann. Lequel présentera ce soir sa première pièce pour quatre comédiens avec la compagnie l'Outil.

Morgan Hélou, chargé de production à la Pépinière, couve son travail : « Il s'agit d'assurer les moyens financiers, les lieux de résidence, les techniciens. Sur une production qui coûte environ 150 000 euros, il y a à peu près une quinzaine de personnes impliquées ».

Appel à projets

Un appel à projet est lancé environ tous les 18 mois, mais les accompagnements précédents ne sont pas abandonnés pour autant : « Le Glob qui travaille avec nous est associé au choix des dossiers. Nous avons reçu le dossier de Baptiste parmi une soixantaine d'autres. Nous en avons retenu 10, puis 4, puis 1 ». Alors toute l'énergie de la compagnie est mobilisée, tant pour la technique, que la logistique et l'administratif.

« A ma connaissance, souligne Baptiste Amann, c'est un outil unique en France. Cela permet de poursuivre un projet pendant trois ans, et pas juste au moment de la création et d'engager une réflexion globale ».

Entre autre, il s'agit de gommer la distance parfois grande entre l'administratif et les artistes : « On sait que les moyens déterminent le geste artistique, aussi cela permet de bien voir à quelle échelle on va pouvoir envisager un spectacle ».

Son texte a reçu les encouragements du Centre National Théâtre sous la forme d'une bourse de 3000 euros, un « repérage pour un accompagnement futur » et, chose rare pour une première, elle jouera une quarantaine de dates à Bordeaux, Paris et Reims.

Des accidentés de la vie

« Nous sifflerons la Marseillaise » est le premier volet d'une trilogie nommée « Des Territoires ». Il s'agit de la rencontre de trois frères et d'une sœur après le décès de leurs parents.

« Des gens qui n'ont pas eu les moyens d'accéder à leur potentiel parce qu'ils sont été pressurisés par un contexte social », résume l'auteur.

Des accidentés de la vie qui se retrouvent dans le pavillon témoin de la résidence de logements sociaux où ils ont grandi.

« Les frustrations accumulées ne permettent pas des manifestations normales dans la situation d'un décès, mais on voit les personnages fuir la situation plutôt que s'entraider ».

Une découverte fabuleuse dans le jardin de la maison bouleversera la donne. On ne révélera pas laquelle, mais Baptiste Amann parle d'« un patrimoine improbable ».

Apparaîtra alors dans la pièce Nicolas de Condorcet, « figure trop méconnue de la révolution française qui a beaucoup lutté pour l'éducation, pour l'égalité homme-femme, contre l'esclavage ».

Joël Raffier

« Nous sifflerons la Marseillaise », ce soir, demain et les 14, 15, 19, 20, 21 et 22 janvier à 20 h au Glob Théâtre, 69 rue Joséphine à Bordeaux. 05 56 69 85 13.

Article de Joël Raffier, *Sud Ouest*, 13 janvier 2016.

COMÉDIE REIMS

TEXTES EN PARALLELE
Quelques thématiques abordées par la pièce

La notion de territoire – Etymologie et définition

Dans l'introduction à Archéologie du territoire, de l'Egée au Sahara*, Georgia Kourtessi-Philippakis propose une synthèse de diverses définitions et approches concernant la notion de territoire.*

D'un point de vue étymologique, le terme territoire viendrait du latin *territorium.* Mais d'après le Digeste, recueil de jurisprudence civile, élaboré en 533 après J.-C. par Justinien, qui constitue l'un des fondements du droit moderne, le terme a un lien direct avec le *jus terrendi*, le droit de terrifier. Bien qu'il soit, en fait, beaucoup plus raisonnable de rattacher le terme *territorium* a celui de la terre (*terra, -ae*), il est aussi très probable que certains Latins pratiquaient un jeu de mots associant le contrôle d'une terre au pouvoir de la protéger par la menace (*terrere*). […]

Dans la littérature française on distingue un ton différent venant des géographes et des sociologues. Le territoire témoigne d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique de l'espace par des groupes humains qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité. Le territoire est un investissement affectif et culturel que les sociétés placent dans leur espace de vie. Le territoire s'apprend, se défend, s'invente et se réinvente. Il est lieu d'enracinement, il est au cœur de l'identité. On apprend aussi qu'un territoire, c'est d'abord une convivialité, un ensemble de lieux où s'exprime la culture, ou encore une relation qui lie les hommes à leur terre et dans le même mouvement fonde leur identité culturelle. Un territoire est un lieu de vie, de pensée et d'action dans lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire. Ces territoires humains peuvent être un espace villageois, un espace urbain, mais aussi un mythe fondateur ou un livre (*la Bible*, *le Coran*) qui suscitent des comportements de type religieux. D'une certaine manière, tout territoire social est un phénomène immatériel et symbolique. Tout élément, même physique ou biologique, n'entre dans la composition d'un territoire qu'après être passé par le crible d'un processus de symbolisation qui le dématérialise en quelque sorte. Tout territoire social est un produit de l'imaginaire humain.

Georgia Kourtessi-Philippakis, Introduction à *Archéologie du territoire, de l'Egée au Sahara*, Georgia Kourtessi-Philippakis et R. Treuil (dir.), Publications de la Sorbonne, Paris, 2011, consultable en ligne à l'adresse : http://www.publications-sorbonne.fr/en/resources/download.cfm?GCOI=28405100033420&thefile=introduction.pdf

Le concept de déterritorialisation - Définition

Dans sa note d'intention, Baptiste Amann fait référence au concept de déterritorialisation. Sur le site Géoconfluences, l'ENS de Lyon propose, dans son glossaire, la définition suivante pour ce concept :

Le territoire, comme substrat de la localisation des activités humaines, peut sembler dépassé : investissements, activités productives paraissent de plus en plus s'affranchir de certaines logiques territoriales de nature "physique" (distances euclidiennes, ressources).

Le terme de déterritorialisation peut être interprété de différentes façons :

- L'une d'elles cherche à rendre compte de l'effacement de l'État territorial traversé par des flux transnationaux. Cette acception politique signifie qu'il y a un affaiblissement des contrôles d'accessibilité (frontières internationales) et donc des contraintes spatiales imposées par les États (B. Badie, 1995). Elle rejoint l'approche des chercheurs qui voient dans les réseaux un opposé du territoire.
- La déterritorialisation peut aussi se penser en termes d'affaiblissement des identités territoriales à l'heure de la globalisation. Ce qui peut susciter, en retour, en réaction, une demande sociale accrue de local. On observe également un retour du local dans les logiques d'implantation des activités économiques par le biais d'aménités territoriales spécifiques, dans un contexte de concurrence des territoires.

Cette dernière lecture est relative à la grande mobilité des hommes et des biens matériels ou immatériels. Mais, si les facteurs migrent, c'est pour s'installer dans d'autres lieux. La grande mobilité contemporaine n'est pas une déterritorialisation car se mouvoir dans l'espace ne signifie pas ne pas être dans l'espace. (*Milton Santos, Les nouveaux mondes de la géographie, in Encyclopédie de géographie, Economica, 1992*).

De fait, la déterritorialisation signale un affaiblissement des contraintes, en particulier physiques, de localisation et se manifeste dans les dynamiques de délocalisation /relocalisation des entreprises qui s'affranchissent de leur implantation locale initiale ou dans les dynamiques propres du cyberespace et des transactions immatérielles.

http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/deterritorialisation

Le *territoire* dans la pièce, par Baptiste Amann

La banlieue fonctionne comme un label. Elle produit tout un tas de fantasmes, elle stigmatise, elle fascine, elle attise les peurs, lance des modes, catalyse un grand nombre de « phénomènes de société ». Je ne veux pas traiter de cela. Elle est ici un contexte, une toile de fond. Ce qui m'intéresse c'est de parler, à travers le ressouvenir de ma propre expérience, de l'impact qu'ont les territoires sur nos personnalités et nos rapports au monde.

La banlieue : La déterritorialisation, un principe résiliant ?

Revendiquer les attributions d'un territoire comme constitutives d'une identité ne peut qu'enfermer, condamner les individus à mener la vie qu'il « convient de mener » en ces lieux. Cela endigue les territoires dans une forme. Ils deviennent des bastions isolés subissant l'occupation d'une généalogie d'aliénés, parce que, d'une certaine façon « consanguins ».

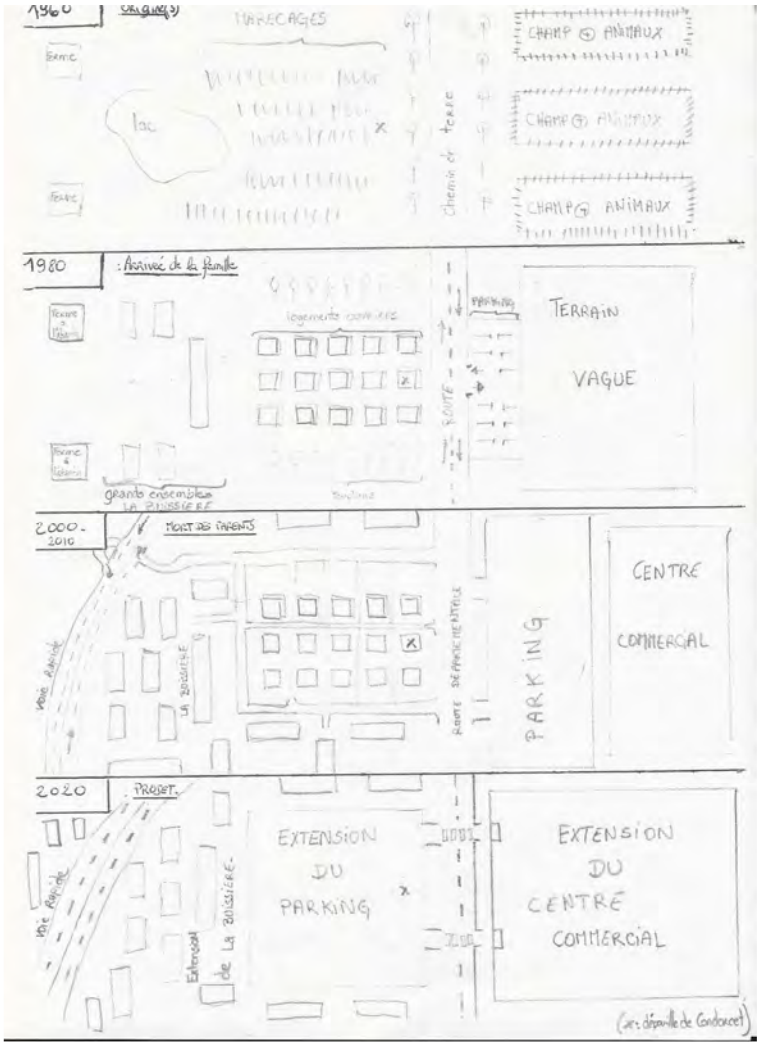
Or, il est absolument nécessaire de se « déterritorialiser » pour éviter de subir cette mécanique qui se traduit généralement par une automatisation des rapports sociaux. Cette automatisation crée une méconnaissance de l' « extérieur » vu, non plus comme un ailleurs de tous les possibles, mais comme un horizon inquiétant d'où les *envahisseurs* sont susceptibles à tout moment d'arriver pour renverser l'ordre établi.

Cependant les territoires ne sont pas égaux quant à ce qu'ils proposent comme portes de sortie. Aussi les politiques successives en matière d'urbanisation n'ont cessé de remodeler le paysage urbain et notamment périurbain.

Les faubourgs des villes, extrêmement populaires, où s'entassaient des cahutes de fortune, des bidonvilles crasseux, ont été détruits pour laisser la place à des grands ensembles modernes, censés jouer un rôle de mixité sociale, et libérer de la place pour des espaces verts artificiels, expressions manifestes de bien-être et de salubrité publique.

Ces grands ensembles connurent un échec cuisant… Ils furent détruits à leur tour… puis reconstruits ailleurs sous d'autres formes… Et puis ce fut l'époque des villes modernes, et des grandes zones industrielles, qui ont à leur tour modifié le paysage périurbain, jusqu'à essentialiser la forme des villes, qui finissent par toutes se ressembler. Comme il faut pallier une urgence (densité de population, paupérisation, chômage) les solutions envisagées sont toujours à court terme. Les banlieues sont devenues des zones de transit, où vivent des populations nomades, dont l'exil, sans cesse renouvelé, consiste à tourner sur lui-même.

Modèle de transformation du « Territoire » dans la pièce.



(schéma évolution ville. Comédie de Reims. 2014. Notes.)

- 1960 : milieu rural « faubourien » Deux fermes, un lac, des marécages, des champs, un chemin de terre
- Quand la famille arrive (1980) les champs sont devenus un terrain vague, des pavillons ont été construits, et les grands ensembles de la Buissière aussi. Le chemin de terre a été goudronné.
- Dans les années 2000, à la mort des parents, on voit l'extension des grands ensembles de La Buissière. Une voie rapide a été construite. Elle débouche sur un tout nouveau centre commercial. Les pavillons sont encerclés.
- Prédiction (2020) : Extension du centre commercial. Disparition de la zone pavillonnaire au profit du parking. Extension des grands ensembles au-delà de la voie rapide.

Si les codes de territorialisation sont sans cesse mouvants, il n'est plus de point de fixation à partir duquel organiser sa fuite.

La scène 2 de la pièce (Pizza) s'ouvre sur le désaccord des deux frères à propos d'un itinéraire. Bien que ce désaccord soit d'apparence anecdotique (même si la pièce démontre ensuite que les enjeux de ce désaccord sont plus profonds que l'on ne l'imagine) il n'empêche que la symbolique du chemin à prendre n'est pas fortuite. Il est tout de suite question de « trajectoire ».

Le pavillon témoin

Lorsqu'une énième politique de la ville a eu pour conséquence la démolition de la tour où habitait toute la petite famille, cela a été l'occasion pour les parents de réfléchir à une

potentielle accession à la propriété. Ils se sont tournés vers les petits pavillons de banlieue standards prévus à cet effet. Ils considéraient cela comme une forme de progression sociale. Ils se sont donc jetés sur le « pavillon témoin » alors même que la zone résidentielle était encore en construction, de peur qu'il ne reste plus de pavillons disponibles… Car la demande était énorme. `

Effectivement ce fut un moment où toute la vague d'immigration européenne (Italie, Espagne, Portugal) ainsi que la classe moyenne basse, eurent enfin les moyens d'accéder à la propriété… Et du coup il y a eu une forme de contexte étrange qui a vu cette population quitter les grands ensembles, tandis qu'une population immigrée d'Afrique centrale et du Maghreb vinrent occuper ces logements devenus vacants.

Comme ces types d'habitations étaient sur le même territoire (cela reste la banlieue) les enfants des pavillons continuaient de fréquenter les mêmes écoles que leurs petits camarades de la « cité ». Sauf que tout avait changé : il y en avait qui avaient une maison, un jardin, et d'autres non. Il y a en avait qui étaient blancs et d'autres non. Ils étaient devenus les bourges des pauvres. La fratrie a très mal vécu cela. Il y a eu une perte de repère. Et les années passant, ce sentiment de malaise s'est accentué.

Le pavillon témoin, dont il faut aujourd'hui se détacher, ce « point de fixation » familial autour duquel ils étaient supposés organiser leur épanouissement est en réalité le catalyseur de sentiments très paradoxaux.

Ce pavillon c'est pour eux l'expression d'abord d'un sentiment d'exclusion vis-à-vis du quartier. Et dans le même temps, il agit comme un poids mort qu'ils se traînent aux pieds, et qui empêche leur départ. Ils y ont déversé toute leur rancœur, y ont accumulé des années de frustration… et du coup, malgré la forme impersonnelle de cette maison, elle reste malgré tout ce territoire de l'enfance dont il est pénible de s'extirper.

Nécessairement lorsque la question de la revente est posée, le sujet est brûlant… Hériter ou oublier ? « Manger son cœur dans l'ombre ou le jeter en pâture aux chiens ? » Cette revente est au cœur de la trilogie… Le pavillon est vraiment un personnage à part entière.

Baptiste Amann, extrait du Dossier dramaturgique (décembre 2015).

La notion de deuil

Le dictionnaire *Larousse* [en ligne] propose pour ce mot les définitions suivantes :

deuil

nom masculin

(ancien français *duel*, du bas latin *dolus*, douleur)

Définitions Expressions Synonymes Citations

- Perte, décès d'un parent, d'un ami : *Avoir un deuil dans sa famille.*
- Douleur, affliction éprouvée à la suite du décès de quelqu'un, état de celui qui l'éprouve : *Le pays est en deuil, il pleure ses morts.*
- Signes extérieurs liés à la mort d'un proche et consacrés par l'usage : *Porter le deuil.*
- Temps pendant lequel on porte ces signes extérieurs : *Son deuil dura six mois.*
- Cortège funèbre : *C'est le veuf qui conduira le deuil.*
- Processus psychique mis en œuvre par le sujet à la perte d'un objet d'amour externe.

http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/deuil/24893

Piste d'étude

➔ **Atelier de pratique théâtrale** (improvisation préparée). Après une réflexion collective autour de la notion de deuil et du travail de deuil, on pourra proposer aux élèves un jeu de rôle sur le thème du deuil, des réactions possibles face au décès de personnes proches et des incompréhensions qu'elles peuvent entraîner. La situation, traitée par la pièce, de la confrontation d'une fratrie à la perte de ses parents pourra être reprise, en travail préparatoire ou dans le cadre d'une activité de prolongement à propos du spectacle (les élèves pouvant partir d'une situation vécue ou imaginée pour construire leur personnage). On veillera bien sûr à adapter la situation en fonction des situations personnelles des élèves.

La question de la démocratie, au cœur de la trilogie de B. Amann

La démocratie aujourd'hui ne saurait être définie comme ce « type de régime caractérisé par la reconnaissance de la souveraineté populaire[1] » qui émergea dans la cité grecque antique. On s'aperçoit que sa signification actuelle ne saurait se réduire à la désignation d'institutions spécifiques, le terme étant employé dans les champs les plus divers, le plus souvent à titre de légitimation de pratiques ou d'institutions. Il ne suffit pas de proclamer la République, d'y asseoir un parlement, de rédiger une constitution… il faut encore y garantir l'accession par le peuple… et cela n'a jamais eu lieu… sous aucun régime. La démocratie, dans sa réalité (= application) c'est donc autre chose. […]

La démocratie, par l'émergence du suffrage universel prétend donc être représentative du plus grand nombre. Or bien souvent, la remise en question du système démocratique débouche sur la suspicion d'une volonté totalitaire sous-jacente. La démocratie assoit son autorité comme système « le moins pire ». Mais jamais n'a incarné en pratique ce par quoi elle devrait être définie : le pouvoir au peuple. Elle est en somme une abstraction, sur laquelle sont projetées des définitions subjectives et incomplètes pour tenter de la faire « résonner ». Elle devient alors l'outil par lequel on s'autorise à faire telle ou telle chose « en son nom », alors même qu'elle n'a jamais existé.

Pour Spinoza, l'état civil est le perfectionnement et l'amélioration de l'état de nature. Contrairement à Hobbes il ne pense pas qu'il y a une « révolution » entre les deux états mais une « continuité ».

L'Etat civil pour Spinoza se présente comme étant la condition la plus favorable pour l'émancipation des hommes de la servitude des passions. Le projet Spinoziste d'une démocratie absolue trouve sa formulation la plus féconde dans l'œuvre de Deleuze et Guattari : La politique devient ici « l'affirmation d'un désir nomade qui se soustrait par définition à l'appareil de capture de l'Etat. La démocratie se définit par la déterritorialisation du désir échappant au surcodage de l'Etat ». C'est donc moins l'existence en acte qui établit son existence, que son actualisation permanente motivée par le désir qu'on a de la servir toujours plus.

L'opposition demain sera au pouvoir et le pouvoir en place deviendra l'opposition. Il y a un désir de changement permanent, un désir « nomade ». Il est à craindre que ce désir s'essouffle et mette à jour un désenchantement général, une abolition des perspectives, une « sur-déterritorialisation » qui induise le désintérêt et réclame un retour à l'autocratie. Le risque imminent est qu'il n'y ait bientôt plus d'énergie de ré-enchantement. Ce serait tout à

[1] Platon, *La République.*

coup l'immobilisme, et la rupture de la continuité qui seule assure la pérennité de cette vague idée démocratique. […]

Si l'épreuve de la démocratie est la consécration de la « majorité » ; si à la loi du plus fort s'est substituée la loi du plus nombreux, la question du bien commun devient fondamentale. Dans *Le Contrat social*, Rousseau fait une distinction entre la volonté générale et la volonté de tous. Pour lui la volonté générale c'est la volonté universelle qui se trouve en chacun de nous d'aller vers ce qui est « bien ». La volonté de tous, à l'inverse, c'est l'expression de volontés individuelles qui partent dans tous les sens et qui, parce qu'elles ne souffrent pas le consensus, ne peuvent pas naturellement aller vers ce qui est « bien » puisqu'elles induisent un rapport de force ; lorsque Louis Napoléon Bonaparte, président de la IIème République, ayant prêté serment envers la république devient parjure 4 ans plus tard en renversant la république pour imposer la dictature, il est approuvé par une écrasante majorité des citoyens. Victor Hugo écrit * : « Faites déclarer par sept millions de personnes que 2 et 2 font 5, ça ne changera pas la vérité. La vérité morale n'est pas plus à la merci d'un vote que la vérité Algébrique. »

**(cette citation fait également écho à une phrase de la chanson Speaker Corner de Médine utilisée dans le spectacle : « Un mensonge répété mille fois ne deviendra pas une vérité. »)*

Il y a donc des cas où la volonté de tous n'est pas conforme à la volonté générale. C'est ce qui oppose les deux frères (Hafiz et Samuel) sur la question de l'élection du comité : un Salafiste du quartier allait remporter ces élections, et les membres du comité décidèrent de ne pas compter les voix pour ce candidat « non démocratique ». Il s'agit ici d'une quasi-citation de la situation Algérienne juste avant la guerre civile dans les années 90, où les généraux ont annulé les élections qui allaient être remportées par le FIS *(Front Islamique du Salut.)*

Lorsque la Démocratie met en place des moyens d'entrave à l'accession du pouvoir par des forces anti-démocratique, elle déroge elle-même aux règles qu'elle a instituées. La volonté générale fait rempart à la volonté de tous… Cela peut être une forme de courage politique… Encore faut-il envisager qu'il s'agit là d'une position vertueuse et non la traduction d'une ambition plus sournoise, celle de « garder le monopole ». Hafiz accuse Samuel de prendre le bien commun comme prétexte, alors qu'il s'agit en réalité uniquement de défendre ses intérêts propres. Cette accusation pose la question de la représentativité de nos opinions politiques… Qui sont les garants de nos idées ? Sont-ils réellement au service de la volonté générale ou cherchent-ils à satisfaire leurs ambitions personnelles, à « rester en place », à se maintenir dans les plus hautes sphères du pouvoir ? S'il y a une défiance vis à vis du

politique aujourd'hui, je crois qu'une part importante en incombe au système de démocratie parlementaire aujourd'hui mis en place.

Condorcet avait mis au point un système de vote équitable jamais mis en pratique. Par ce qui a été appelé le « paradoxe de Condorcet » il critique la représentativité du scrutin uninominal (celui que nous connaissons aujourd'hui).

Démonstration :

Considérant une assemblée de 60 votants ayant le choix entre trois propositions a, b et c. Les préférences se répartissent ainsi (en notant a > b, le fait que a est préféré à b) :

- 23 votants préfèrent : a > c > b
- 19 votants préfèrent : b > c > a
- 16 votants préfèrent : c > b > a
- 2 votants préfèrent : c > a > b

Le candidat *a* sera élu, ayant remporté 23 voix, soit la majorité. Néanmoins, *a* n'est pas le choix préféré de la majorité des électeurs, puisque 35 électeurs (19 + 16) préféraient *b* à *a*, mais qu'ils n'ont pas réussi à faire élire *b* car ils ont chacun préféré voter pour leur candidat préféré dans l'absolu, c'est-à-dire *b* ou *c*. En termes concrets : si la gauche (ou la droite) possède une majorité dans le pays, mais présente deux candidats plutôt qu'un, elle perdra les élections face au candidat unique de l'autre camp.

C'est pourquoi Condorcet lui préfère un autre système dans lequel l'unique vainqueur, s'il existe, est celui qui, comparé à tous les autres candidats, s'avèrerait à chaque fois être le candidat préféré.

Il jugea toutefois ce système peu réalisable à grande échelle et entretint une correspondance très riche avec Jean-Charles de Borda concepteur de la « méthode Borda » qui élaborait un système de vote pondéré grâce auquel on accorde une note aux candidats – ce qui permet la prise en compte du « paradoxe de Condorcet. »

Toujours est-il que le système qui est le nôtre aujourd'hui , insatisfaisant mathématiquement quant à la représentativité, encourage les jeux d'alliance d'une politique politicienne coupée des réels enjeux que la société contemporaine propose, et enclave la pluralité d'opinions, dans un rapport de force binaire, qui contraint l'appareil médiatique à une analyse partielle des débats.

Il s'agit de classifier : droite ou gauche ; eurosceptique ou « europhile » ; progressiste ou réactionnaire ; UMP (Les Républicains) ou PS… de créer des lignes de front, de faire se dresser les êtres les uns contre les autres.

Rhétorique aussi peu subtile que le « j'aime/j'aime pas » qui sévit dans nos rapports sociaux et plus largement dans le rapport au monde qu'on essaie de nous vendre, qui prétend se

baser sur des faits, qui fait fi de l'abstraction et de l'imaginaire, et qui ouvre le champ à une société qui a fait de nous des cibles, des acheteurs à convaincre, des capitaux à épuiser, qui célèbre la synthèse et la lecture binaire des évènements. C'est le 0 et 1 d'un monde qui se numérise, qui cherche à déterminer nos envies, qui anticipe nos désirs, qui a lancé contre nous ses algorithmes, vis-à-vis desquels il sera bientôt difficile d'opposer une pensée complexe et globale, contradictoire et irrévérencieuse.

Il y a dans les marges de ce système tout un tas de personne frustrées que le système n'a pas élues, et qui ont bien compris l'insatisfaction que génère une telle entreprise. Et pour ces gens-là, l'heure de la revanche a sonné. Le problème c'est que bien souvent, les âmes les plus enclines à trouver des boucs émissaires, à faire appel à nos instincts les plus bas sont généralement les plus toxiques.

Et c'est pourquoi le risque existe : la révolution qu'appellera le XXIème siècle pourrait être d'aspiration anti-démocratique. La dissidence d'aujourd'hui la plus radicale s'incarne par l'extrême droite. Il y a un retour du nationalisme opposé au mondialisme, l'affirmation d'une identité acquise d'« héritage » et non de perspective. Le futur ne déclenche aucune dynamique d'espoir. Il s'agit de sauver les meubles. L'époque démocratique va peut-être toucher à sa fin. Non pas forcément pour basculer dans une forme de dictature autocratique, mais plutôt vers un despotisme souverainiste post- démocratique, nationaliste et conservateur.

Et le drame c'est que cela ne naitra pas de la *volonté* du plus nombre… cela naitra du *désintéressement* du plus grand nombre. C'est pourquoi il est important de dénouer les mécanismes de ces mouvements populistes, pour ne pas tomber dans leur piège et conserver cette faculté qui nous est indispensable dans la perspective de construire une société épanouissante : la capacité de penser par nous même.

(C'est précisément cette faculté qu'ont perdu les personnages de la pièce, qui sont condamnés à incarner des caricatures d'eux-mêmes, parce qu'ils n'ont plus les outils ni la disponibilité pour approfondir leurs analyses, ni comprendre ce qui résiste en eux, qui les appelle à la réinvention, et qu'ils taisent en l'enterrant sous des tonnes de pudeur malvenue.)

Baptiste Amann, extrait du Dossier dramaturgique (décembre 2015).

Piste d'étude

➔ Un travail (de définition ou de recherche) autour de la notion de démocratie pourra être effectué, à la lumière des réflexions de Baptiste Amann sur cette question.

A propos du Marquis de Condorcet[2]

Biographie

Peinture à l'huile de l'huile de l'école de Jean-Baptiste de Greuze (Musée National du château de Versailles), Ph. H. Josse © Archives Larbor.

Né à Ribemont (Picardie), le 17 septembre 1743.

Philosophe, mathématicien, encyclopédiste, il fut nommé à l'Académie des Sciences en 1769, à l'âge de vingt-six ans ; il en devint secrétaire perpétuel en 1773. Sa candidature à l'Académie française fut soutenue par Voltaire, mais Condorcet avait refusé d'écrire l'éloge du duc de La Vrillière, disant qu'il ne pouvait pas louer un homme qui avait scandaleusement abusé de la lettre de cachet ; cette indépendance lui valut l'inimitié du ministre Maurepas, et l'Académie lui fut fermée tant que vécut ce dernier.

D'Alembert, d'abord opposé à la candidature de Condorcet, se décida à la soutenir à la mort de Voltaire, et il redoubla d'ardeur en sa faveur quand Buffon lui opposa celle de Bailly. Condorcet fut élu par 16 voix contre 15 accordées à Bailly, grâce à une manœuvre de d'Alembert en remplacement de Bernard-Joseph Saurin le 10 janvier 1782 ; il fut reçu par le duc de Nivernais le 21 février 1782.

Il a laissé de nombreux écrits scientifiques et politiques, les éloges des membres de l'Académie des Sciences morts avant 1699, plus ceux de Buffon, Euler, d'Alembert, Franklin, Linné, Vaucanson, une Vie de Voltaire ; son ouvrage le plus important est l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Il répondit aux discours de réception de Choiseul-Gouffier et Bailly.

Député de Paris à l'Assemblée législative, il la présida en 1792 ; il se signala comme orateur et fut élu par sept départements à la Convention ; il vota avec les Girondins et fut mis en accusation le 3 octobre pour avoir combattu la constitution de 1793 ; il se cacha pendant huit mois chez une amie, puis, dans la crainte de l'exposer aux fureurs jacobines, il partit de chez elle ; arrêté à Bourg-la-Reine dans sa fuite, il s'empoisonna dans sa prison, le lendemain, le 28 mars 1794.

Article consacré au Marquis de Condorcet, sur le site de l'Académie française [en ligne] : http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/jean-antoine-nicolas-de-caritat-marquis-de-condorcet

[2] « Dans la pièce, l'anachronisme est une réinvention. Il s'agit moins de restituer une réalité historique que de trouver un prétexte pour tenter de saisir l'essence du personnage, et surtout de faire émerger un Condorcet du XXIème siècle, qui aurait eu des choses à nous dire … », Baptiste Amann, extrait du Dossier dramaturgique (décembre 2015).

Le « Condorcet » d'Elisabeth et Robert Badinter

Connu du public, on l'espère, depuis l'école, comme l'un de ces savants dont la République n'avait pas besoin, peut-être aussi comme le dernier de ces pères de la Révolution à qui elle eût coupé la tête, Condorcet ne prêtait point par son caractère à faire figure de héros populaire dans la légende. C'était un homme humain, riche à la fois de savoir, de raison, de génie, de cœur, de pudeur, et qu'on peut bien tenir, entre tous, comme le plus authentiquement et purement révolutionnaire.

Mais il avait une qualité que les révolutions ne goûtent pas longtemps, et le dessein du livre se déclare dans son sous-titre qui, d'un seul mot, l'actualise : *Un intellectuel en politique*. De plus, cet intellectuel-là était bien fait pour attacher encore davantage les auteurs par ce qui fut sa passion - amour et souffrance, - dominante chez lui en ce qu'elle commande tout le reste : la justice. Il ne savait que trop, avec Corneille, que « la justice n'est pas une vertu d'Etat ». Il avait d'autant plus l'exigence qu'elle en devienne la première.

Ce n'est point par mode que les auteurs s'arrêtent à l'enfance et à la jeunesse de leur modèle ; elles éclairent des traits peu prisés des tempéraments « virils » : ce besoin de mères, outre la sienne - et non moins de pères (il n'avait pas connu le sien). Son adoption par une trinité paternelle sera de conséquence : elle a noms d'Alembert, Turgot, Voltaire. A vingt-six ans, reconnu comme un des premiers mathématiciens d'Europe, élu à l'Académie des sciences, il allie à tant de savoir, et même de lucidité, une émouvante candeur qu'il manifestera jusque dans la lutte politique, et même une virginale ingénuité.

Longtemps, il n'aura « connu » aucune femme, pas même Amélie Suard, qui ne demandait pas mieux, et avec laquelle il entretint pendant vingt ans une correspondance révélatrice, jusqu'ici inédite, et qui complète la biographie. Deux ou trois « folies amoureuses », sans suites, et qui sont presque d'un adolescent. A ce philosophe profond, auquel s'ajoute bientôt, sous Turgot, le plus comptant des « commis » de l'Etat, il faudra attendre sa quarante-cinquième année pour connaître « le plus grand bonheur ». Il lui vient d'une fille de vingt ans, qu'il épouse. Très belle, grand esprit, jamais bas-bleu, en accord parfait avec Condorcet, elle fit de sa maison le « foyer de la République », selon Michelet, qui a tracé d'elle un portrait raphaélien. Condorcet n'a plus que sept années à vivre, mais les plus pleines. Le « plus grand bonheur » l'a exalté. Et c'est le moment où se font entendre les premiers grondements de l'orage désiré. C'est pour lui l'engagement total. Il se déclare ce qu'il savait être au fond de lui : républicain. Alors que Robespierre, au témoignage de Mme Roland, « ricanant à son ordinaire et se mangeant les ongles, demandait ce que c'est qu'une république ». Il ne le saura jamais. Nous n'en sommes qu'au tiers du livre. C'est pour Condorcet le temps de l'action, du pouvoir, du danger, du défi et de la mort. Ne retenons

que le plus singulier (il y est vraiment seul, et il irrite) de ses combats : pour la libération des femmes, égales des hommes dans tous leurs droits et dans tous les emplois. Deux siècles après ce précurseur, les moindres de ces droits demeurent lettre morte dans les trois quarts du monde.

On ne résume pas ce livre, pas plus que cette vie. Nous n'avons pas affaire ici à une carrière, mais à un destin. Allons au terme. La menace suspendue, encore épargné par Saint-Just, Condorcet aurait pu, comme d'autres, se faire oublier et se borner à survivre. Par un ultime défi, dont il savait le prix, il fut la conscience d'une révolution totale et idéale, face au délire sanguinaire qui n'était plus qu'un alibi. Robespierre a dénoncé le « lâche Condorcet » et « ses impostures liberticides » : en quoi c'est lui-même qu'il peint. Pis encore : au sommet de son triomphe, il choisit la grand'messe publique où il est l'idole pour proférer les injures les plus ignobles contre celui dont, comme presque tout le monde, il ignore la mort. La sienne, moins digne, il va la connaître dans deux mois.

Grâce au courage de Sophie et de leurs amis, Condorcet avait échappé de justesse à l'arrestation qui signifiait immédiatement la guillotine. Il passera sept mois caché. Décrété hors la loi, lui ou quiconque l'approche sera exécuté sur-le-champ, sans jugement. Sophie va le rejoindre autant qu'elle le peut. Pour l'arracher au désespoir de voir s'effondrer dans le sang tout ce à quoi il a cru, elle l'exhorte à écrire le grand ouvrage dont ils ont tant parlé ensemble. Ce sera son chef-d'œuvre. Retrouvant une foi en l'homme devenue pathétique, tourné vers ces temps futurs dont il ne saurait douter et où, grâce à la science, s'abolirait même le mort, il couvre d'un seul élan les centaines de feuillets de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

A peine l'achève-t-il, au printemps 1794, qu'il doit fuir, dans l'heure, son refuge. Il gagne la proche campagne, erre trois jours, malade, blessé, dormant sur la terre. Ce vagabond sans identité est bientôt arrêté ; en attendant son transfert, on l'enferme dans une prison de village. On l'y retrouvera mort - suicide ou apoplexie ? - et ce corps sans nom sera jeté pour toujours à la fosse commune. Solitude affreuse de ces dernières heures où il ne peut même pas écrire son adieu à Sophie : ce serait la perdre. Sauvée par Thermidor, elle se vouera toujours à lui et à son œuvre (elle publie l'*Esquisse* dès 1795). Ses lettres de la séparation sont poignantes, passionnées, où elle s'oblige à l'espoir ; ce seul mot : « Vis pour le bonheur » ...

Dans leur millier de pages, ces deux livres unissent de façon indissoluble l'histoire d'un homme - et d'une femme - à l'Histoire. C'est la première biographie totale de Condorcet. Nourrie aux sources, vraie, vivante, à la fois sereine et passionnée, elle ressuscite cette double histoire dans la lumière la plus juste. Histoire tragique, qu'on ne saurait mieux

conclure, avec les auteurs, qu'en écoutant Michelet : par sa fin, volontaire ou non, Condorcet « épargna à la République la honte du parricide, le crime de frapper le dernier des philosophes sans qui elle n'eût point existé ».

Yves Florenne, article « Le "Condorcet" d'Elisabeth et Robert Badinter,
Le Monde diplomatique [en ligne]
https://www.monde-diplomatique.fr/1988/04/FLORENNE/40737

A propos du Marquis de Condorcet, voir aussi l'interview, par Bernard Pivot, d'Elisabeth et Robert Badinter dans l'émission *Apostrophes* du 11 mars 1988, à l'occasion de la sortie de leur livre écrit à quatre mains *Condorcet*[3] : archive INA consultable sur le site Youtube à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=3kBv0JLltSA.

Pour conclure… « Célébrer la faiblesse comme une force »

La « puissance » est une idée qui aura fait bien du mal. Bien sûr, on peut entendre ce qu'a voulu exprimer Nietzche avec son *surhumain*, parce que l'idée provient d'un être faible physiquement, soumis à des douleurs atroces tout au long de sa vie, et qui a su tout de même trouver la force et les ressources nécessaires pour écrire *Le Gai Savoir, Humain trop Humain, Ainsi parlait Zarathoustra…,* autant d'ouvrages qui célèbrent la vie, la joie et le bonheur d'être au monde. On peut aussi entendre ceux qui essaient de rappeler que l'étymologie du mot *Jihad* est le mot « effort » et qu'il est avant tout, pour l'homme pieux, un combat contre soi-même.

Mais la puissance conceptualisée par des institutions, ou des entités, déjà fortes à la base ; la puissance érigée en système ou en modèle de réussite ; la puissance, telle qu'aujourd'hui elle s'exprime dans ce monde de « winner », de « vengeur », de « juge », appelle en vérité à la destruction de ce qui est faible.

Or, l'objectif de cette trilogie est de choisir l'option de la *faiblesse* pour tenter de définir ce qui nous est commun. De célébrer la faiblesse comme une force, comme une invitation à la mesure, un refus du châtiment expiatoire. Cette faiblesse peut se traduire par cette idée d'« immaturité » ou d'inachèvement, qu'a décrite Gombrovitch dans son œuvre philosophique. C'est ce qu'incarnent les personnages de la fratrie. Mais elle peut aussi évoquer la sensibilité, le romantisme, « l'absolu fragile et précaire » d'une figure comme Condorcet.

Baptiste Amann, extrait du Dossier dramaturgique (décembre 2015).

[3] Elisabeth et Robert Badinter, *Condorcet*, Fayard, 1989.

TEXTES EN PARALLELE – Du même auteur

Les Fondamentaux (2015)

Synopsis

Six jeunes gens se retrouvent un soir dans un petit appartement. Ils cherchent une idée. Le lendemain, ils mettront en ligne une sorte de site internet d'éducation populaire, qui a l'air de se situer entre *Wikipédia* et *YouTube*. Il ne leur manque qu'une vidéo de promotion. Une fois les dernières bouteilles de bière vidées, il est temps de se mettre au travail. Il faut parler, beaucoup. Mais de quoi peuvent-ils parler, sinon de leur ami qui vient brusquement de quitter la France pour faire le djihad ?

Extrait 1 : Scène 1 (didascalie initiale)

Le salon d'un petit appartement. Une table basse. Deux canapés. Des cadavres de bouteilles vides. Un ordinateur portable. Un énorme objet. Six jeunes gens. De la fumée de cigarette. Une certaine lourdeur.

(L'ordre des répliques ne vaut que pour les débuts de phrases. Il est entendu que s'agissant de dialogues enchâssés, il n'est pas nécessaire d'attendre la fin d'une réplique pour commencer la suivante. Il est cependant important de respecter les mouvements de parole. Entre chacun des mouvements de parole (de 1 à 6) il y a un moment de silence où tout le monde est à l'arrêt sauf les mouvements prévus par les didascalies. A l'intérieur des mouvements de parole, les gestes sont libres.)

© Etienne Vaudrey, *Les Fondamentaux*, Baptiste Amann, mise en scène Rémy Barché, 2015.

Extrait 2 : Scène 3. Jeunesse. (extrait)

2- Elle est passée où ?

3- Je ne sais pas de quoi tu parles

2- Notre tendresse…

Un temps

5- On n'est pas obligé d'en parler…

1- C'est la meilleure ! C'est toi qui remues le couteau dans la plaie depuis le début de la soirée

5- Il se trouve que le couteau est dans ma plaie, tu ne crois pas ?

6- On n'est pas obligé d'en parler c'est comme tu veux.

3 pose une main sur le visage de 2. Une caresse furtive. Puis se reprend. Et s'éloigne.

1- On s'est dit… je n'ai pas rêvé non?... on s'est dit : on continue quand même !

5- Je n'ai rien dit.

3- Tu n'étais pas joignable

1- On a même dit : on le fait pour lui.

5- Vous avez dit ça ?

1- On a dit ça.

5- Et ça ne te paraît pas ridicule ?

1- Non… ridicule… pourquoi ridicule ?

5- Promouvoir le « vivre ensemble » et le faire en son hommage tu ne trouves pas ça ridicule ?

3- On ne promeut pas le vivre ensemble.

6- Ah non ça ne va pas recommencer…

3- Notre démarche est politique !

1- On prône un nouveau modèle de société

5- On a juste créé un site internet

1- C'est là que tu te trompes. Une encyclopédie populaire… L'accès en libre service de toutes ces vidéos, tutoriels de musique, recettes de cuisine, cours d'histoire, de mathématiques, cours de droit, de sciences, cours de langue, de géographie…

2- Super

1- conférences d'économie, modes d'emplois, démonstrations de travaux manuels, débats politiques, commentaires d'œuvres d'art, reportages d'investigations, enquêtes indépendantes

2- Il va tous nous les faire…

1- … Tout cela classé, répertorié, noté, archivé selon des critères hyper précis

2- Génial

1- …c'est la possibilité de réunir des gens que la société éloigne les uns des autres

2- Vraiment merci de l'avoir relancé…

1- … C'est l'éducation de soi-même par soi-même, sans distinction de couleur de peau, de classe sociale, de niveau scolaire…

5- Et à part ça on ne promeut pas le « vivre ensemble »…

3- C'est une formule de merde ! Non on ne promeut pas le « vivre ensemble ». On ne promeut rien d'ailleurs. C'est gratuit !

5- On ne promeut rien ? Pourtant je croyais que le but de cette petite réunion c'était justement de tourner une vidéo de «promotion » ? J'ai reçu un email non ? On l'a tous reçu ! Et sur l'objet il y avait écrit VIDÉO DE PRO-MO-TION !

3- Pour le lancement du site ! C'est lourd quand tu joues à la conne de service…

2- *(à 5)* On y est pour rien OK ? On est de ton côté bordel ! Arrête de faire chier. *(Aux autres)* Après bon, il faut reconnaître que ce n'est pas non plus révolutionnaire notre truc…

1- Oh toi ça va, je sais très bien ce que tu vas dire…

2- Tu vas sur *Youtube* c'est la même chose

3- Ça n'a rien à voir ! De toute façon, depuis le début je me demande ce que tu fais encore là… Tu n'as jamais cru au projet

2- Tu te demandes ?

6- Bon, on ne va pas tout remettre en question maintenant. C'est trop tard. On en est là. Il est parti. On avait un plan. On va jusqu'au bout. Point barre.

Baptiste Amann, *Les Fondamentaux,* 2015.

Déter (2015)

Synopsis

Des parents (Elle et Lui) sont convoqués de façon urgente dans le bureau d'une directrice d'école (L'Autre) à propos d'un incident survenu le jour-même, impliquant leur fils. Manifestement mal à l'aise à l'idée d'annoncer aux parents la nouvelle, la directrice se lance dans une logorrhée qui impatiente ses interlocuteurs.

Déter', Baptiste Amann, mise en scène Rémy Barché, 2015.

Extrait 1

Lui. - Vous disiez que c'était important… On s'attend à des choses… On nous appelle dans la journée. On est au travail… On nous dit *« il-faut-venir-c'est-important »…* Et là dans la tête, vous savez… Y a la place de s'en raconter des choses… Et d'un autre genre que vos problèmes de chiottes, ou de fenêtre, ou de piston bleu ou rouge… Ou de l'arrivée du printemps… Ou de vos rêves d'Etats Unis -

L'autre. -*(Ferme la fenêtre et change brusquement de ton.)* Tout se passe bien à la maison ?

Un temps.

Elle. -À quel niveau ?

L'autre. - Bien ou mal ?

Elle. - Je ne comprends pas…

L'autre. - Ça se passe bien à la maison ? Je ne peux pas être plus claire.

Lui. - Qu'est-ce qui vous prend…

L'autre. - Il me prend cher Monsieur Bouaniche, que tandis que vous vous ennuyez dans mon bureau, un élève est à l'hôpital…

Elle. - Mon fils !

L'autre. - Mais non ! C'est incroyable… tout de suite… *« Mon fils »…* Un élève j'ai dit… Si cela avait été votre fils croyez-le j'aurais dit *« votre fils »*… Mais non… Vous entendez le mot hôpital et tout de suite…

Lui. - Je vous déconseille de parler à ma femme sur ce ton…

L'autre. - Quel ton ?

Lui. - Ce ton là… de… de… de directrice je sais pas quoi…

On vous met un bureau devant, un téléphone dessus, une pile de dossier et je sais pas ce qui se passe… bing ! Vous avez ce ton-là !

Déter', Baptiste Amann,
mise en scène Rémy Barché, 2015.

L'autre. - Vous êtes en train d'élever la voix là ?

Lui. - Je n'élève pas.

Elle. - Il n'élève pas.

L'autre. - Ah si, il élève, il élève là !

Lui. - Tu voudrais pas que j'élève…

Elle. - Il n'élève pas il s'emporte parfois.

L'autre. - Ah mais si j'aimerais ça !

Lui. - Quoi ?

Elle. - C'est son caractère…

L'autre. - Que vous éleviez justement…

Lui. - Tu veux que j'élève ?

Elle. - On s'y habitue…

L'autre. - On se tutoie ?

Elle. - Pas un mauvais bougre hein ?

Lui. - Tu veux que j'élève ?

Elle. - Allez calme-toi…

L'autre. - Oui monsieur.

Lui. - Tu veux que j'élève ?

Elle. - Ça ne sert à rien…

L'autre. - Votre fils, oui ! J'aimerais que vous éleviez mieux votre fils… Il a poignardé un de ses camarades ce matin !

Un temps.

Lui. - Poignardé ?

Lui s'effondre sur son fauteuil.

Elle. – (*bas*) De… de … quoi parle-t-on là ?

L'autre. - Enfin poignardé… Le terme est peut-être un peu… Bon il n'y avait pas de poignard bien entendu… Il s'agissait d'un crayon de couleur manifestement… Mais l'effet est le même.

Elle. -*(bas)* Excusez-moi…

L'autre. - La mine a pénétré trois centimètres dans l'abdomen. Donc c'est… Bon poignardé c'est effrayant mais

Elle. - Madame…

L'autre. - Mais je n'allais pas dire : il l'a *crayon-de-couleurisé* ! Ça ne veut rien dire

Elle. - Madame…

L'autre. - Alors voilà… C'est effrayant mais voilà… Et maintenant un gosse est à l'hôpital…

Extrait 2

[…]

Lui. - Je veux voir mon fils !

L'autre. – Calmez-vous. Asseyez-vous je voulais discuter de cela justement.

Lui. - Je ne discute pas je veux voir mon fils.

L'autre. - C'est une situation exceptionnelle. Nous n'avons jamais connu cela… Il y a une procédure qui est en cours…

Elle. - Une procédure ? Mon fils est en garde à vue?

L'autre. - Non Madame. L'ordonnance du 2 Février 45 ne prévoit pas de procédure pénale pour un mineur de moins de 10 ans… Non je parlais plutôt d'une procédure disons…

Elle. - S'il n'est pas en garde à vue, où est mon fils ?

L'autre. - Je ne peux rien dire…

Lui. - Rien dire ?

L'autre. - … Avant d'avoir réglé avec vous certaines choses

Lui. - Je veux voir mon fils. *(Il saisit le téléphone.)* J'appelle notre avocat. J'ai plus rien à vous dire.

L'autre. - Justement si… *(Elle récupère le combiné et raccroche.)* Nous ne pouvons pas décemment…

Lui attrape le cadre photo sur le bureau et menace de l'éclater sur la tête de l'autre.

Lui. - Je veux voir mon fils maintenant !!!

Elle essaie de retenir son bras.

Elle. - Arrête ! Pose ce cadre

Lui tient L'autre par le col. Son bras est suspendu en l'air. On sent qu'il hésite.

Elle. - Pose ce cadre je t'en supplie…

Lui garde le cadre photo dans la main mais renverse tout ce qui se trouve sur le bureau, dans un geste désemparé.

Lui. - PUTAIN !!!

L'autre- *(Stoïque)* Ceci explique cela.

Lui. - Pardon ? Qu'est-ce que tu viens de dire ?

L'autre. - Il ne me semble pas vous avoir autorisé à me tutoyer.

Elle. – Qu'est-ce qui explique cela ?

Lui. - Qu'est-ce que tu viens de dire?

L'autre. - Madame…

Lui. - Regarde-moi ! Qu'est-ce que tu viens de dire ?

L'autre. - Madame si vous subissez des violences il n'y a aucune raison de se résigner !

Elle. - Pardon ?

Lui. - Quoi ?

L'autre. - Vous ne devez pas avoir peur ! C'est une situation intolérable.

Lui. - Bordel mais qu'est-ce que tu racontes ?

Elle. - Il n'est pas violent… Il n'a jamais été violent.

L'autre. - Madame j'ai l'habitude de rencontrer des couples en difficulté !

Lui. -*(hurlant)* JE N'AI JAMAIS FAIT DE MAL A UNE MOUCHE !!!

Un temps.

L'autre. - Très convaincant !

Lui. - *(essayant de se reprendre, il dépose le cadre photo sur le bureau)* Je sais parfaitement de quoi j'ai l'air… Vraiment… J'aimerais être en capacité de vous prouver que ce n'est pas mon genre… Mais c'est trop tard… C'est trop tard n'est-ce pas… Et je n'ai pas le temps… Je veux voir mon fils vous comprenez ? Pourquoi… Pourquoi nous empêcher de voir notre fils ?...

Baptiste Amann, *Déter*, 2015.

Urbanisme : Les banlieues françaises

Piste d'étude

➔ Toujours dans une optique de travail préparatoire, et bien que ce thème ne soit pas traité pour lui-même dans la pièce, il est possible de travailler avec les élèves sur la question des banlieues et la représentation qu'ils s'en font, en termes architectural ou sociétal. On pourra partir, selon les cas, de leur propre vécu et/ou de leur connaissance de la banlieue, ou bien de l'image qu'en véhiculent les médias, ou encore les nombreux films qui la prennent pour cadre ou pour sujet (à ce sujet, se reporter à la fin de ce dossier).

Approche historique

Les territoires de banlieue

Sur le site des Cours de civilisation française de la Sorbonne est proposé un document intitulé « Les banlieues françaises sont-elles des ghettos ? », dans lequel l'auteur propose une définition, un descriptif analytique et un historique des banlieues françaises et de leur évolution du XIXème au XXème siècle, assorti de nombreuses images. Il rappelle notamment :

I) La crise des grands ensembles

B) Petit histoire des grands ensembles

7) La fin des grands ensembles

Le 21 mars 1973, une circulaire ministérielle signée par le ministre Guichard, "visant à prévenir la réalisation des formes d'urbanisation dites « grands ensembles » et à lutter contre la ségrégation sociale par l'habitat", interdit toute construction d'ensembles de logements de plus de 500 unités.

http://www.ina.fr/video/CAF97065335

La loi Barre de 1977 fait passer l'aide de l'Etat de la construction collective à l'aide aux ménages : c'est le retour du pavillonnaire (1/2 logement en 1977)

http://www.ccfs-sorbonne.fr/doc/IMG/pdf/05-les-cites-francaises-sont-elles-des-ghettos.pdf

Approche urbanistique

Historique des banlieues – Les années 1970

Banlieues, cités dans la cité

Dans la rubrique « Questions en débat » de la Revue Projet [en ligne], Annie Fourcaut (professeur d'Histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) *propose un article sur l'historique de l'évolution de l'urbanisation des banlieues de la fin du XIXème siècle à nos jours. Voici un extrait de cet article à propose des banlieues parisiennes dans les années 1970.*

Mutations et crises, de Giscard à Mitterrand

Dans la décennie 1970-1980, une série de décisions conjoncturelles et sectorielles ouvre, à terme, une ère de crise pour les banlieues populaires. La critique des grands ensembles, chronique depuis les années 60 avec l'émergence du thème de la « sarcellite » ou maladie des grands ensembles, qui générerait ennui, suicide, délinquance et toucherait en particulier les femmes et les jeunes, s'amplifie après mai 1968. Les responsables politiques s'interrogent sur le type de société urbaine qui s'édifie dans les périphéries : comment donner une âme à ces nouveaux ensembles et recréer une communauté entre des habitants venus de partout ? La dégradation de bâtiments conçus comme provisoires s'ajoute aux critiques. Olivier Guichard, ministre de l'Équipement, arrête la construction des grands ensembles par la circulaire du 21 mars 1973, qui interdit les opérations les plus massives et tente de mieux insérer les nouvelles constructions dans les villes existantes. À partir de 1965-1970, les investissements publics privilégiaient d'ailleurs les villes nouvelles, imaginées par Paul Delouvrier comme l'antithèse des grands ensembles.

L'État réoriente sa politique et ses crédits vers l'aide aux ménages qui veulent accéder à la propriété individuelle de leur pavillon : les banques rentrent sur le marché immobilier et la promotion publique s'effondre à partir de 1976. la loi Barre (1977) privilégie l'aide sélective aux ménages au détriment de l'aide à la pierre, afin de rendre le marché plus fluide et de résoudre la crise naissante des grands ensembles, dont témoigne l'invention des procédures Habitat et Vie Sociale (1973-1977) qui financent les premières réhabilitations. La conséquence est que les classes moyennes quittent les logements sociaux pour les pavillons en accession à la propriété des communes alentour, comme les Minguettes à Vénissieux, abandonnées pour les pavillons de Corbas, Solaize ou Saint-Laurent-de-Mure.

Annie Fourcaut, « Les banlieues populaires, ont aussi leur histoire » (extrait), *Revue Projet*, http://www.revue-projet.com/articles/2007-4-les-banlieues-populaires-ont-aussi-une-histoire/

Banlieue 89 : comment des architectes ont voulu déconstruire la banlieue

Sur fond d'émeutes urbaines et de première montée du FN, retour sur l'itinéraire d'un groupe de militants qui avaient, dès 1981, compris que l'avenir se jouait dans les cités et voulaient "faire la révolution en banlieue". L'architecte Roland Castro, cofondateur de Banlieue 89, se souvient.

Début des années 1980. Toujours otage de l'image des cités radieuses construites durant les Trente Glorieuses, l'opinion ne perçoit pas encore le danger contenu dans les quartiers aux noms fleuris qui ont bourgeonné aux quatre coins du pays. En fait de modernité urbaine, ces grands ensembles vont progressivement se transformer en autant d'ilots enclavés, fabricateurs d'inégalités, abandonnés à leur sort par les gouvernements successifs.

En 1981, pressentant le désastre à venir, deux architectes issus du mouvement de Mai 68 (Roland Castro et Michel Cantat-Dupart) décident de créer "Banlieue 89", une association qui aspire à "faire la révolution en banlieue". Pourquoi ce nom ? Car en plus d'être une référence à l'héritage révolutionnaire de 1789, il permet de fixer un horizon (l'année 1989). Malgré l'envie et les bonnes intentions, les débuts de l'aventure sont compliqués. Tandis que le tandem Castro–Cantat-Dupart entend repenser la ville, déconstruire les cités et reconsidérer les rapports entre le centre et la périphérie, les intellectuels de l'époque ont abandonné jusqu'à l'idée de renouveler leur pensée sur la banlieue. Pire, le milieu universitaire rejette en bloc l'initiative. Personne ne mesure alors que c'est à la périphérie que l'avenir de notre pays s'écrit…

La rencontre avec Mitterrand

Pour faire avancer ses idées, Banlieue 89 va alors tenter de se faire entendre au plus haut niveau de l'État. En 1983, après plusieurs tentatives infructueuses, Roland Castro va enfin pouvoir exposer son plan au président Mitterrand. Il raconte :

"Au bout de la sixième lettre que je lui adresse, ça fonctionne enfin, je suis reçu par Mitterrand ! La suite va se dérouler en quatre actes. Extraordinaire séducteur, le Président commence par me réciter lors de notre premier entretien tout ce que je lui avais écrit dans mes envois : le constat de l'habitat devenu catastrophique en cités, celui de l'urgence à régler la situation. Second temps, nous évoquons Mai 68, constatons de forts désaccords, il faut dire que j'étais maoïste à l'époque… Troisième étape, il m'invite à déjeuner, à prendre le temps de réfléchir au projet qu'il convient de porter. Voyant les réunions se multiplier, je refuse et lui propose de l'emmener constater sur place la réalité des quartiers. Quinze jours plus tard, nous allons en hélicoptère à Saint-Denis, Châtenay-Malabry. Nous nous posons,

à la Cité des 4000, à la Courneuve. Mitterrand monte au hasard dans une des barres, il constate alors le sentiment d'oppression qui règne en cet endroit."

Pour le Président de l'époque, ce déplacement en banlieue parisienne va constituer un choc. Troublé par ce qu'il voit à la Courneuve, Mitterrand va alors mettre le pied à l'étrier de Banlieue 89. Michel Cantat-Dupart et Roland Castro se retrouvent rapidement chargés d'une mission interministérielle reprenant le nom de leur association. La petite équipe pluridisciplinaire – composée de l'architecte Jean-Paul Fortin, du psychosociologue Michel Herrou, du sociologue M.-F. Goldberger, ou encore du philosophe Jean-Paul Dollé – se met au travail.

Lors d'un grand rassemblement à la Mutualité, Banlieue 89 va lancer un appel à contribution proposant aux maires de France d'inventer des scenarii pour remodeler leurs quartiers difficiles ; en bonne intelligence avec des architectes. En toute logique, Castro et Cantat-Duprat promettent de ne pas céder au clientélisme. Leur discours séduit. Très vite, des projets sur lesquels ils n'estiment pas nécessaire d'avoir la main vont affluer. Ils seront 219 et proviendront de municipalités de droite comme de gauche.

Un enthousiasme vite douché par le jeu de Mitterrand avec le FN

En 1985 se tiennent à Enghien les premières Assises de Banlieue 89. 200 maires de diverses tendances sont présents – plusieurs ministres figurent dans l'assistance. Castro et ses amis peuvent enfin croire à la naissance d'une vraie dynamique autour des banlieues. Mais c'est sans compter les aléas du jeu politique et la venue du président polonais Jaruzelski à Paris. Contestant la légitimité de cette visite, Laurent Fabius, Premier ministre de l'époque, fait éclater une polémique avec Mitterrand. Ses déclarations éclipseront les Assises de même que les avancées promues par l'association. C'est le début d'une malédiction…

Malgré la déconvenue, la petite équipe poursuit son travail, inlassable. A Allones, Villeneuve-la-Garenne et Stains, plusieurs projets se mettent en route. La province leur emboîte le pas. Plus tard, c'est le chantier du premier tramway entre Saint-Denis et Bobigny qui commence. Si entre Mitterrand et Roland Castro un début de relation semble se nouer, les deux hommes seront vite rattrapés par leurs agendas politiques respectifs. C'est notamment sur la question du Front national que l'architecte idéaliste va se heurter à un Mitterrand machiavélique. Castro raconte :

"Un jour, en 1986, j'arrive triomphal dans le bureau de Mitterrand ! On avait une statisticienne dans notre projet. 80 villes portaient des projets sérieux, essayaient de valoriser l'espace et de faire vivre la ville. Ces maires-là ont fait une enquête. On y lisait

qu'en moyenne Jean-Marie le Pen et le FN étaient à 15% d'intentions de votes dans la plupart des municipalités mais que ce chiffre descendait à 11% dans les villes où les maires portaient de nouveaux projets pour leurs quartiers. Mitterrand commence par trouver cela 'formidable' puis l'enthousiasme du début s'est retourné contre nous. Tout patine, on ne nous alloue pas de crédit. Cela devient compliqué…"

Aujourd'hui, Roland Castro en est certain : Mitterrand tentait d'affaiblir la droite en utilisant le FN. C'est parce que Banlieue 89 offrait un début de réponse aux problèmes des cités et à la montée de l'extrême-droite que le pouvoir aurait progressivement lâché l'association…

Entre création du ministère de la Ville et destruction des archives

A l'évocation du bilan de Banlieue 89, on devine l'architecte amer mais surtout très remonté contre ces "technocrates qui compliquent tout, coupent les cheveux en quatre et empêchent l'efficacité". Pourtant l'aventure Banlieue 89 a permis des avancées significatives. En 1990, des Assises de la banlieue intitulées "Pour en finir avec les grands ensembles" se tiennent à Bron, quelques semaines après les émeutes de Vaulx-en-Velin. Dans la foulée, le ministère de la Ville est créé. On pressent Castro pour le diriger. Ce sera finalement Michel Delabarre, plus technicien, qui occupera le poste. Rattrapée par la politique politicienne, Banlieue 89 verra son influence décliner progressivement jusqu'à la dissolution de l'association en 1991.

Malgré les changements de mentalités et la dynamique du Grand Paris qu'elle a impulsée, il semble toujours peser sur Banlieues 89 une étrange malédiction. Entreposées dans les sous-sols de la Délégation interministérielle à la Ville à Saint-Denis, les archives de Banlieue 89 ont ainsi péri il y a quelques années dans une inondation dont la revue Urbanisme, énigmatique, "n'ose préciser la nature". Il n'en faut pas moins pour faire naitre une légende urbaine…

Laurent-David Samama, « Banlieue 89 : comment des architectes ont voulu déconstruire la banlieue », *@lesinrocks,* 5 décembre 2013, http://www.lesinrocks.com/2013/12/05/actualite/banlieue-89-comment-architectes-voulu-deconstruire-banlieue-11449935/

Les banlieues au cinéma

Julien Neiertz, est socio-anthropologue, consultant et fondateur de l'association Métropop' ! dont l'objet est d'interroger les représentations de la banlieue et les productions d'images entre villes centres et villes périphériques.

En 2012, il réalise un film intitulé « Tours et détours : 50 ans de banlieue au cinéma », dans lequel il dresse un panorama des films français prenant pour cadre les banlieues françaises. Julien Neiertz y fait le choix d'une organisation thématique, permettant de mettre en évidence les motifs traités par ces cinéastes.

Julien Neiertz, « Tours et détours : 50 ans de banlieue au cinéma »,
https://www.youtube.com/watch?v=htdJihQ98KE

Un article issu de son travail de recherche intitulé « Images de la banlieue d'hier à aujourd'hui – représentations de la banlieue et ses effets sur les jeunes habitants au travers de productions audiovisuelles et d'interview » est consultable sur le site de l'association Metropop'. Il y conclut ainsi son propos :

Jusque dans les années 70, la banlieue est essentiellement utilisée dans le cinéma en arrière fond d'une société dont le modernisme tue les anciens équilibres sociaux et urbains et fragilise une jeunesse en proie à la pauvreté et la précarité des conditions de vie, favorisant des comportements de repli sur soi et de regroupement en bandes aux allures sauvages.

A partir des années 80, le cinéma établit une nouvelle corrélation entre territoires périphériques et misère sociale. Qui plus est, elle est désormais le territoire d'émergence de

la figure de l'immigré, celle de la génération « beur » qui ne retournera pas au pays et revendique l'égalité d'appartenance sociale et nationale. Les films pionniers des années 80 et du début des années 90 préparent l'arrivée du film à grand succès *La Haine* qui cristallise la destinée commune des jeunes de la banlieue et la représentation qui en est faite. Le film provoque une onde de choc culturelle et médiatique, les uns comme les autres découvrant cette catégorie sociale homogène, identifiable et nouvellement constituée. 10 ans plus tard, le film *l'Esquive* focalisera à nouveau le regard sur cette classe d'âge et cette « culture » des jeunes de banlieue en proposant le langage amoureux des cités à la fois comme mode de distinction catégorielle et, pourrait-on dire, malgré tout, comme marqueur d'universalité.

Si dans les cinq films on assiste donc à une fragmentation des espaces urbains sous l'angle du dedans/dehors impénétrables, à partir des années 80 et surtout 90, se profile une « culture » de la banlieue ethnicisée, une « indigénisation » de l'appartenance à ce territoire étrange et sur bien des points étranger, qui est marqué dans les corps de ceux qui le pratiquent du sceau de l'extranéité. Le melting pot assumé par les deux réalisateurs du corpus (juif-arabe-noir pour *La Haine*, rebeu-gauloise pour *l'Esquive*) entre en résonance avec la France black-blanc-beur de la coupe du monde 98. Elle n'en relève que davantage la mise en place d'un èthos du groupe social constitué du jeune de banlieue, caractérisé essentiellement par « défaut de », l'incapacité corporelle et culturelle dont il fait preuve à accéder au monde social des « normaux » autrement que par effraction-intrusion et en bande, incapacité d'autant plus insupportable que les autres, les « normaux », donnent beaucoup (écoles, bonne volonté et compassion) pour qu'il parvienne à s'en sortir.

Dans les années 2000 l'apparition de multiplex dans les banlieues des grandes agglomérations urbaines régionales de l'hexagone laisse la place à un cinéma commercial à gros budget et tout public, dont Luc Besson est la figure de proue avec ses sagas *Taxi* et *Banlieue 13* qui sont de très gros succès au box-office et à la télévision. Parallèlement s'impose une génération de nouveaux artistes de cinéma auteurs/réalisateurs et acteurs, issus des quartiers populaires, qui tente d'incarner une image plus positive ou plus complexe de ce qu'est devenu le personnage du film de banlieue tout en conservant, peut-être de manière inconsciente, certains codes propres au genre et en en renversant d'autres.

En particulier, les personnages deviennent des héros positifs pour eux-mêmes et pour leur quartier (*Tout ce qui brille* de G. Nakache (2009), *les Kaïras* de F. Gastambide (2012), *La Cité Rose* de Julien Abraham (2011)), pour les riches (*Intouchables* de E. Toledano et O. Nakache (2011)) voire pour la République française et ses institutions (la saga des *Taxis* de L. Besson (à partir de 1998), *Neuilly sa mère* de G. Julien-Lafferrière (2008), *Tête de 12 Turc* de P. Elbé (2010), *Entre les murs* de L. Cantet (2008), *De l'autre côté du périph* de D.

Charhon (2012)) dont ils deviennent des modèles dans des films qui se finissent bien. La comédie accessible à tout public devient la tonalité principale de ces productions dans lesquels les personnages durs à cuire des banlieues sont démystifiés, leur fragilité démasquée, et de ce fait réhabilités : cela commence avec la saga des films de Djamel Bensallah dés la fin des années 90 (*Le ciel les oiseaux et… ta mère* (1998), *Le Raid* (2001), *Il était une fois dans l'oued* (2004), *Big city* (2006), *Beur sur la ville* (2010)), la série d'animation *les Lascars* (série courte sur Canal+ (1998) et en long métrage (2009)) puis les films à grand succès populaires et commerciaux comme *Intouchables* (21 millions d'entrées) ou *les Kaïras* (plus gros succès commercial avec 1 million d'entrées pour un coût de production de 4 millions), dans lesquels la France entière se reconnaît.

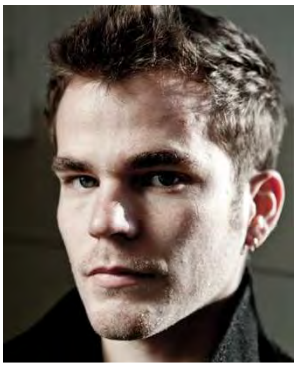
Le rapport dedans/dehors la cité devient moins étanche mais il reste tout aussi bloquant, porteur de désillusions et de tensions intérieures, vécues de manière très violentes par les personnages (*Fracture*, film TV de A. Tasma (2010), *Tout ce qui brille*, *Rengaine* de R. Djaïdani (2013), *la Cité Rose* de Julien Abraham (2013)), comme si ces personnages à la double culture, double appartenance et multi-identitatire (les 40 frères métaphoriques dans *Rengaine* qui n'en font qu'un) se déchirait sans cesse dans une sorte d'aller retour permanent entre eux et le reste du monde : le combat est un combat individuel contre soi-même ; si l'interaction est devenue possible, le ghetto est désormais intériorisé, mentalisé.

Julien NEIERTZ, « Tours et détours : 50 ans de banlieue au cinéma »,
http://metropop.org/wp-content/uploads/2014/06/Articles-le-repréesntations-de-la-banlieue-au-cinéma-V4-.compressed.pdf

Julien Neiertz, « Tours et détours : 50 ans de banlieue au cinéma »,
https://www.youtube.com/watch?v=htdJihQ98KE

L'EQUIPE ARTISTIQUE

Baptiste Amann, metteur en scène



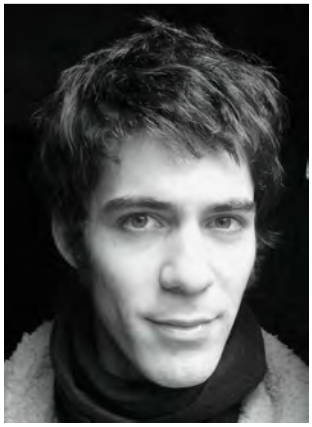
Baptiste Amann s'est formé à l'ERAC (Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes) de 2004 à 2007. Il a travaillé en tant qu'acteur avec Jean-Pierre Vincent, Anne Alvaro, David Lescot, Daniel Danis, William Nadylam, Hubert Colas, Antoine Bourseiller, Bruno Fressinet, Olivier Bruhnes, Jean-François Peyret, Judith Depaule, Linda Blanchet, L'IRMAR… Il est l'un des cofondateurs de l'Outil, une plateforme de production dirigée par quatre anciens élèves de l'ERAC.

Il met en scène sa première pièce *Les anthropophages* en 2008 à la Maison du Comédien Maria Casarès à Alloue puis *Et pourtant c'est bien ça*... d'après *Toute une vie* de Jan Zabrana au Théâtre National de Chaillot en 2010. En 2013, il décide de porter à la scène sa pièce *Des Territoires* et commence alors une collaboration avec le metteur en scène Rémy Barché sur différents projets : il écrit notamment *Les Fondamentaux* (spectacle de sortie des élèves de la Classe de la Comédie de Reims, promotion 2013/2015) et *Déter'* pour le programme « Education et Proximité » en partenariat avec le Théâtre de la Colline. Il tourne au cinéma sous la direction de Karim Dridi, Antoine de Caunes, Laurent Teyssier, Phillippe Lefèbvre, Christophe Lamotte…

Solal Bouloudnine, comédien

Après des études à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes, Solal Bouloudnine a joué sous la direction de Jean-Pierre Vincent, Gilles Bouillon, Anne Alvaro, Arnaud Pirault, Alexis Moati, Alexandra Tobelaim, Dante Desarthe, Jean-Christophe Meurisse (Les Chiens de Navarre)... Solal est l'un des cofondateurs de l'Outil et collabore régulièrement depuis 2007 avec l'IRMAR qui réfléchit sur la présence des choses et leur absence. En parallèle de ces activités théâtrales, il travaille en tant que monteur et réalise des courts-métrages.

Samuel Réhault, comédien



Formé à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes de 2002 à 2005, Samuel Réhault rencontre plusieurs metteurs en scène dont Georges Lavaudant, Alain Françon et Romeo Castellucci. À sa sortie, il joue dans Platonov de Tchekhov (2005) puis Naître d'Edward Bond (2006) mis en scène par Alain Françon.

Depuis 2007, il travaille régulièrement avec Ludovic Lagarde, (Richard III de Peter Verhelst en 2007, Un nid pour quoi faire de Olivier Cadiot en 2010, Doctor Faustus lights the lights de Gertrude Stein adapté par Olivier Cadiot sur une musique de Rodolphe Burger en 2010, Woyzeck, La Mort de Danton et Léonce et Léna de Büchner en 2012). En 2010, il joue également dans Le Bouc & Preparadise Sorry Now de Fassbinder mis en scène par Guillaume Vincent. Il joue dans Une nuit arabe de Roland Schimmelpfennig puis Music-Hall de Jean-Luc Lagarce mis en scène par Chloé Brugnon, Les Boulingrins de Courteline et La Folle Journée ou le Mariage de Figaro mis en scène par Rémy Barché créé au printemps 2015 à la Comédie de Reims.

Olivier Veillon, comédien

Olivier Veillon est sorti de l'ERAC en 2007, où des vedettes du théâtre d'hier et d'aujourd'hui lui ont dispensé un enseignement non diplômatoire. Puis il a joué dans des spectacles de metteurs en scène (Alexandra Tobelaim, Renaud-Marie Leblanc, Bertrand Bossard, Jean-Pierre Vincent). Il suit par ailleurs les travaux de l'Outil dont il est l'un des cofondateurs et auxquels il consacre les plus vaillantes de ses ardeurs. Il joue dans tous les spectacles de l'IRMAR. Il vit de moins en moins à Paris et de plus en plus dans la forêt Bourguignonne, dont l'opulente fertilité lui offre d'inégalables réjouissances mycologiques et carnassières. Il a monté *Bones* un projet chorégraphique au Festival Act'Oral 2013 à Marseille.

Lyn Thibault, comédienne

Lyn Thibault se forme à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes. Sortie de l'école, elle joue dans L'École des femmes mis en scène par Jean-Pierre Vincent, Dom Juan mis en scène par Marc Sussi, Walden mis en scène par Jean-François Peyret et également dans un projet filmé avec Bruno Podalydes et dans les dernières créations de Jean Lambert-Wild. Aujourd'hui elle travaille régulièrement, presque toujours, avec l'Outil.

Bibliographie

- Baptiste Amann, *Des Territoires*, Editions Théâtre ouvert (2014).
- Baptiste Amann, *Les Fondamentaux* (2015).
- Baptiste Amann, *Déter'* (2015).

Sitographie

- La page du spectacle sur le site de La Comédie de Reims : http://www.lacomediedereims.fr/page-spectacle/237-des-territoires#section-
- La page du spectacle sur le site www.theatre-contemporain.net : http://www.theatre-contemporain.net/spectacles/Des-Territoires-16025/
- Sur le site de France Culture, l'enregistrement audio du texte, sur la page de l'émission de Blandine Masson, L'Atelier fiction : http://www.franceculture.fr/emission-l-atelier-fiction-cycle-theatre-ouvert-23-des-territoires-version-radiophonique-2015-01-27
- Sur le site des publications de la Sorbonne, l'article de Georgia Kourtessi-Philippakis, consacré à la notion de territoire : http://www.publications-sorbonne.fr/en/resources/download.cfm?GCOI=28405100033420&thefile=introduction.pdf
- Sur le site des Cours de civilisation française de la Sorbonne, l'article consacré à la question « Les banlieues françaises sont-elles des ghettos ? » : http://www.ccfs-sorbonne.fr/doc/IMG/pdf/05-les-cites-francaises-sont-elles-des-ghettos.pdf
- Sur le site de la *Revue Projet*, l'article d'Annie Fourcaut consacré à l'historique des banlieues françaises : http://www.revue-projet.com/articles/2007-4-les-banlieues-populaires-ont-aussi-une-histoire/
- Sur le site des Inrocks, l'article de Laurent-David Samama consacré à Banlieue 89 : http://www.lesinrocks.com/2013/12/05/actualite/banlieue-89-comment-architectes-voulu-deconstruire-banlieue-11449935/
- Sur le site de Géoconfluences, l'article consacré à la notion de déterritorialisation : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/deterritorialisation

- Sur le site du dictionnaire *Larousse* [en ligne], l'article consacré au deuil : http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/deuil/24893
- Sur le site de l'Académie française, l'article consacré au Marquis de Condorcet : http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/jean-antoine-nicolas-de-caritat-marquis-de-condorcet
- Sur le site du *Monde diplomatique*, l'article d'Yves Florenne consacré au *Condorcet* d'Elisabeth et Robert Badinter : https://www.monde-diplomatique.fr/1988/04/FLORENNE/40737
- Sur le site de Youtube,
    - la vidéo INA de l'émission de Bernard Pivot *Apostrophes* avec Elisabeth et Robert Badinter, à proposé de leur livre *Condorcet* : https://www.youtube.com/watch?v=3kBv0JLItSA
    - le film de Julien Neiertz, « Tours et détours : 50 ans de banlieue au cinéma », https://www.youtube.com/watch?v=htdJihQ98KE
- Sur le site de Metropop', l'article de Julien NEIERTZ, « Tours et détours : 50 ans de banlieue au cinéma », http://metropop.org/wp-content/uploads/2014/06/Articles-le-repréesntations-de-la-banlieue-au-cinéma-V4-.compressed.pdf

LA COMEDIE DE REIMS
Centre dramatique national
Direction : Ludovic Lagarde
3 chaussée Bocquaine
51100 Reims
Tél : 03.26.48.49.00
www.lacomediedereims.fr